Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

UN DOCUMENT

23 CHAMPIONS DE FRANCE

SANTIAGO BESSONNART

IL A REPLACÉ

LE F. C. METZ

EN DIVISION I

LES SECRETS DE LUCIEN LEDUC

NUMERO 18
JUILLET 1961
1 NF

PHOTO AIME DARTUS.

LES MEILLEURS ARTICLES
LES MEILLEURES PHOTOS

TOUS LES MARDIS DANS
FRANCE FOOTBALL

TOUS LES 1er DU MOIS DANS
Football MAGAZINE

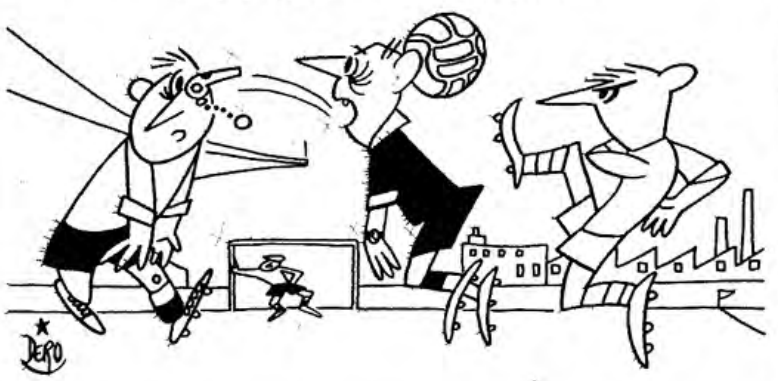
TOUS LES 15 DU MOIS DANS
Sport & Vie
ET SON MAGAZINE DU FOOTBALL

LES JEUX DE Football MAGAZINE

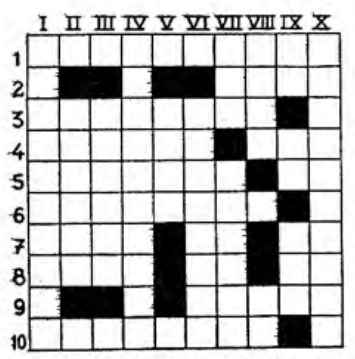
FOOTBALL NEGATIF — Cette photo de match a été reproduite négativement. Quel est ce match et quels sont les quatre acteurs ?

LE JEU DES ERREURS

DERO a dessiné pour vous une phase inhabituelle de match. Le dessin n° 2 comporte neuf erreurs. Lesquelles ?



MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT. — 1. Il personnifie l'instabilité bisontine. — 2. Contre. — 3. Vivable malgré l'absence de tête. — 4. De Marseille à Lille, via Strasbourg ; chez Lemasson. — 5. Est-ce lui qui porte malchance à l'O.M. ou bien le contraire ? ; personnel. — 6. De telles rencontres ne sont pas toujours appréciées. — 7. Tirées de Herrera ; pour Vidal, la queue et la tête ; en Martinez. — 8. Lettres de Kominek ; infinitif ; affirmation germanique. — 9. Cinq après encore à l'honneur. — 10. Futur pilier du Stade de Reims.

VERTICALEMENT. — I. Ancien stratège cannois. — II. Ce football-là est pratiquement inexistant. — III. De cette Côte nous sont venus pas mal de bons joueurs. — IV. Ex-étoile du football soviétique. — 5. A une lettre près, serait un inter niçois de grande classe. — VI. Un des meilleurs clubs de Division III italienne. — VII. La fin pour Rial ; le nom de Di Stefano l'est sur toutes. — VIII. Un Toulousain qui connut son heure de gloire ; oui soviétique. — IX. Consonnes de Vincent ; toujours en état de déchéance ; n'avoua pas. — X. Joue à Forbach.

VOIR LES SOLUTIONS PAGE 39

NOTRE COUVERTURE :

Santiago Bessonnart sans qui Metz ne serait pas aujourd'hui revenu en Division I, et qui fait parler de lui pendant la période des transferts.

(Photos A. Dartus)

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

SOMMAIRE

N° 18. — JUILLET 1961

● Lucien Leduc : main de fer, gant de velours, page 6

● Metz au microscope page 14

● Les carnets de Jacques de Ryswick. page 4

● Biancheri et Hidalgo racontent une saison en or ..... page 22

● L'histoire de 22 champions ..... page 27

● Monaco n'est pas une façade .... page 34

● Tout le football du monde ..... page 38

● Pelé répond aux questions indiscrètes de « F.M. », page 36

NOTRE MANIÈRE A NOUS...

LE football professionnel français s'est, le 10 juin, à Reims, engagé résolument dans la voie de l'immobilisme.

Ainsi, une saison stérile sur le plan sportif s'est achevée par le refus de regarder la vérité en face et de rechercher les solutions qui s'imposent.

La seule mesure salutaire qui ait été prise est la permission donnée à nos clubs d'engager un joueur étranger, la saison prochaine. Il sera difficile de trouver des footballeurs de qualité qui ne coûtent pas les yeux de la tête, Mais l'arrivée de joueurs nouveaux, décidés à s'imposer, créera certainement un choc dont le football français sera bénéficiaire. On ne vit pas éternellement en vase clos.

Malgré cette décision, la situation reste angoissante à une année des Championnats du monde que nous souhaitons, de toutes nos forces, disputer et pour lesquels nous voudrions pouvoir nous présenter en possession de toutes nos ressources.

Notre rôle, ici, est de rapporter sans passion, mais sans faiblesse, tout ce que nous observons, en France et ailleurs. De montrer le bon comme le mauvais.

On trouvera dans ce numéro un reportage sur un club qui mérite qu'on l'étudie, le F.C. Metz de Raymond Herlory, club prudent, économe, malin, et qui vient, tout doucement, de reprendre sa place en première division : les confidences de Lucien Leduc et de Pironi, qui viennent de faire de l'A.S. Monaco un double et étonnant champion de France ; le rappel historique de tous les champions de France par ceux qui ont participé à la belle aventure et les déclarations exclusives qu'a bien voulu faire à « *Football Magazine* » le phénomène du football mondial, Pelé.

Car tout se tient, désormais, en football et nos lecteurs ont raison de nous demander d'élargir de plus en plus notre optique et de leur parler de tout ce qui est football dans le monde.

Nous avons justement décidé de profiter de la « morte-saison » pour vous présenter des sujets d'enquête qui vous intéresseront certainement.

Vous trouverez, entre autres, dans les prochains numéros : un « magnétophone » de Jean Snella qui, de Suisse, pense constamment au football français et aux moyens de l'améliorer ; une étude approfondie de tous les grands pays du football « à un an de la Coupe du monde », et une présentation de tous les clubs qui participeront à la Coupe d'Europe 1961-1962.

Nous pensons que notre manière, à nous, de servir le football français et de lui permettre d'aborder avec le maximum d'atouts une saison particulièrement lourde, c'est de dresser, jour après jour, avec précision et objectivité, l'inventaire du football à travers les peuples.

Jacques FERRAN.

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS. Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE. UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)

ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET. Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI. Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER

LES CARNETS DU MOIS
PAR
JACQUES DE RYSWICK

UN FOOTBALL

UN CONTE DE FÉE PORTUGAIS

JEUDI 1er JUIN. — Pleurez, Sandor Kocsis... Pleurez, Zoltan Czibor, toutes les larmes de votre corps ! Pour vous, le Wankdorf de Berne, tout comme il l'avait été sept ans plus tôt, fut à nouveau, hier, un lieu maudit.

Barcelone était la meilleure équipe, mais il n'y eut pas de lauriers pour Barcelone. La victoire, infiniment capricieuse, l'a nargué et fui en Coupe d'Europe, de même qu'elle avait fui naguère, en Coupe du monde, cette inoubliable formation hongroise dont vous étiez alors deux des plus précieux joyaux...

Equipes favorites, n'allez plus jamais jouer de grandes finales internationales au stade Wankdorf : un tombeau glacial semble y attendre le meilleur football, et les plus légitimes ambitions y demeurent désespérément ensevelies, sans fleurs ni couronnes.

Vive quand même notre champion d'Europe 1961, ce « Brésil au (tout) petit pied » qu'est Benfica : une équipe alerte, entreprenante, opiniâtre, mais ne présentant rien d'autre d'exceptionnel si ce n'est de transporter avec elle, jusqu'à l'extrémité de ses crampons, une insolente « baraka ».

Mais il faut un peu de tout pour gagner une Coupe d'Europe. Et il convient aussi qu'un peu de tout figure au palmarès de celle-ci. Après cinq années de règne souverain d'une superformation, il n'était pas mauvais que le sceptre fût transmis à « une équipe comme les autres ». A cet égard, l'épilogue 1961 est fort sympathique : bien dans l'esprit du football en tout cas, dont l'un des côtés attachants reste précisément de savoir ne point réserver l'apanage exclusif des gros lots et des triomphes prestigieux à ses monstres sacrés.

Pour Benfica, pour le football portugais, cette Coupe d'Europe 61 aura pris un peu l'allure d'un conte de fées. Mais, par-delà ce coup de baguette magique infiniment encourageant pour tous les Benfica de la terre, au-dessus de la vasque d'argent où se mêlaient les larmes de joie d'Aguas et les larmes d'amertume de Czibor, planait tout de même la grande ombre du Real...

NI RAISON NI LOGIQUE

SAMEDI 3 JUIN. — Personne n'a été logique dans « l'affaire Lyon-Stade Français ». En décidant de faire rejouer un match dont les conditions de régularité avaient été jugées (à tort ou à raison) satisfaisantes aux yeux de l'arbitre lui-même, on a créé un grave et fâcheux précédent en même temps que... joué avec le feu.

Imaginez un instant le sort qui eût pu advenir aux joueurs du Stade Français — lesquels n'étaient pour rien dans cette « sombre » (!) histoire — si d'aventure ils avaient gagné la seconde rencontre, mercredi dernier : dans cette ambiance exagérément passionnée, outrageusement, implacablement, stupidement partisane que fut ce jour-là celle du stade Gerland, on eût tout bonnement pu revoir le sinistre et sanglant épisode de la demi-finale de Coupe d'Europe Rapid de Vienne-Benfica, que j'ai stigmatisé ici même le mois dernier : à la vérité, ç'eût été du joli...

Dieu merci ! l'on est passé à côté du désastre. Mais ceux qui en eussent été responsables (Ligue d'une part, et de l'autre presse locale qui a dangereusement monté la tête et échauffé les oreilles du public lyonnais) ont tout de même dû payer — justement — leur inconséquence de quelques sueurs froides !

Point de logique, donc, ni de raison, et, en revanche, beaucoup d'imprudence dans cette affaire Lyon-Stade. Dans l'histoire Valenciennes - Grenoble, point de courage, et ceci de la part de personne. Ni de ce juge de touche qui, par orgueil ou entêtement, n'a pas consenti à convenir de son erreur, pourtant évidente et... humaine. Ni de la cependant rigoureuse Commission des Arbitres qui, en dépit de cette évidence, s'est bien gardée de désavouer l'un des siens. Ni de la part du Bureau Fédéral qui s'est abrité à la fois derrière la lettre des règlements et... son habituel bandeau sur les yeux.

Ni — et ce qui est sans doute, moralement parlant, plus grave encore, de la part des joueurs de Valenciennes, dont l'un d'eux, Jean-Claude Baulu — un garçon franc comme l'or et que je connais de longue date — m'affirmait, au lendemain même du match, « avoir parfaitement vu le tir de son coéquipier Lubiato aller se ficher directement sous la planchette supportant *l'extrémité extérieure* des filets grenoblois »...

J'imagine que Jean-Claude Baulu n'a pas été le seul témoin valenciennois de cette injustice flagrante à l'égard de l'adversaire. Mais j'imagine aussi que la loyauté, l'esprit chevaleresque sont des vertus difficilement communicatives, dans un match crucial comme celui-là, et lorsqu'une substantielle prime de sauvetage est à la clef !

Un lecteur (M. J. Benjamin, à Paris) m'écrit à ce propos : « Je mets nettement en cause l'honnêteté intellectuelle du capitaine de Valenciennes qui, à mon avis, est très coupable. Quel acte (ordinaire au fond) de qualité eût-il commis en donnant l'ordre (ou en le faisant lui-même) de faire marquer un but dans ses propres filets !

« Tout Valenciennes dit, piteux : « C'est pas nous *(sic)*, c'est l'arbitre ! » Comme cela est laid et combien est sympathique par exemple le joueur de tennis qui laisse filer gentiment une balle pour réparer l'injustice de la balle précédente... Mais cette « balle de match », l'affreux capitaine de Valenciennes... qu'en pense-t-il lorsqu'il est seul avec lui-même ? »

Oui, même si, dans le feu de l'action, l'idée n'est point venue, aux joueurs de V.A., de ce geste chevaleresque et... inusité sur nos terrains de football, qu'évoque mon correspondant, rien ne les empêchait, par la suite, de témoigner en bloc du bien-fondé de la requête de Grenoble. Mais, encore une fois, ils n'ont malheureusement pas été les seuls à manquer de vrai courage, dans l'une de ces tristes affaires qui, parmi d'autres, viennent de jeter sur notre football une note trouble dont celui-ci, dans sa conjoncture actuelle, se serait fort bien passé !

Costa Pereira (à gauche) et les loups de Benfica ont gagné la Coupe d'Europe en battant tous les records de réussite.

CE CHER VIEUX RACING

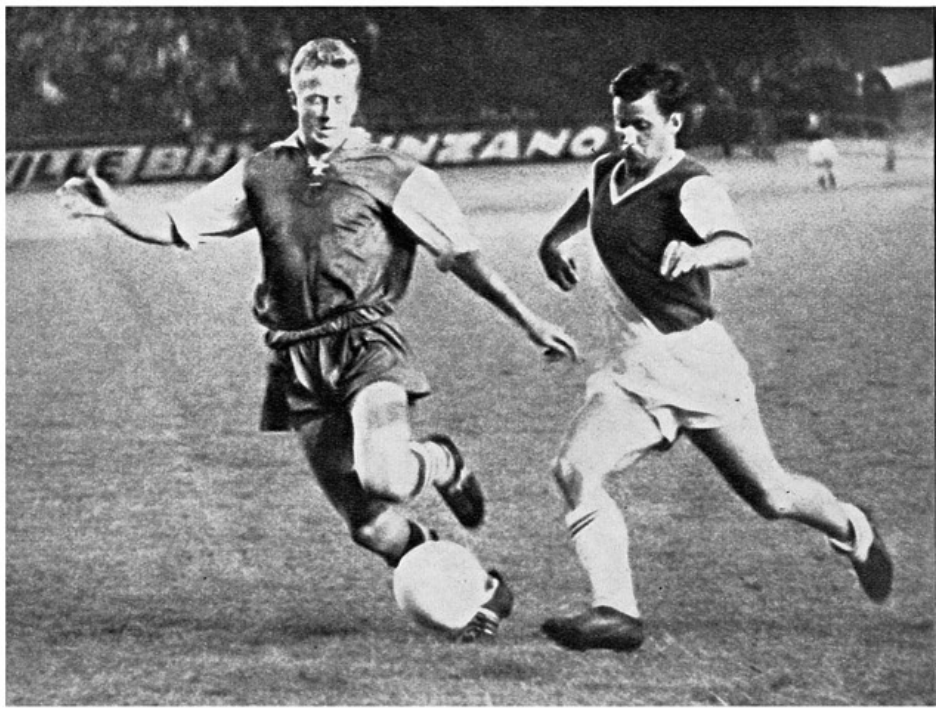
LUNDI 5 JUIN. — Ce n'est un secret pour personne que nos bons et charmants amis du Racing — m'accuse-t-on assez, personnellement, dans les milieux de supporters provinciaux, d'avoir au cœur une petite fleur ciel et blanc ! — sont parfois tourmentés par un léger complexe de persécution : « Le public de Paris n'est pas suffisamment avec nous, et en province, nous sommes honnis, enviés, et partout attendus comme au coin d'un bois... », etc.

Hier, au Havre, en attendant les quatre-vingt-dix ultimes minutes du championnat, les tourments de l'entourage du Racing étaient moins d'un ordre sentimental qu'arithmétique : « Jusqu'à l'usuelle formule du goal average, y disait-on, qui nous soit défavorable ; selon celle-ci, la division de nos 91 buts marqués par 55 buts concédés donne le quotient 1,65 contre 1,80 à Monaco (76 : 42), lequel nous devancera donc ce soir au classement final, en cas d'égalité de points...

« Mais ce système, qui confère une valeur identique aux buts réussis et. . encaissés, est selon nous irrationnel, car il constitue une prime au jeu défensif, hermétique, au détriment du football offensif et plus spectaculaire. Ce dernier recevrait, au contraire, tout son prix grâce à une simple soustraction (buts « contre » ôtés des buts « pour »), sans compter que cette formule nous permettrait de devancer Monaco de justesse (+ 36 buts contre + 34) !

Remarquez que ce plaidoyer *pro domo*

DE RÊVE...



Michel Hidalgo (à droite) l'homme de la victoire monégasque en Coupe Drago.

émis d'ailleurs avec le sourire et sans la moindre acrimonie — ne manque absolument pas de logique. J'ai tout de même fait aimablement remarquer à nos amis du Racing qu'on n'était plus tellement à l'heure des regrets tardifs et que, toute autre considération mise à part, le mieux, lorsqu'on est le plus valable des candidats au titre, c'est encore de se prémunir à temps de quelques solides points d'avance plutôt que de tabler sur les subtilités du *goal average*, celui-ci fût-il calculé par division ou... par soustraction !

Au reste, quelques heures plus tard, Monaco était officiellement sacré champion... avec un point d'avance. Et le Racing n'avait plus qu'à se faire une raison en toute tranquillité d'esprit, après s'être consciencieusement frappé trois fois la poitrine.

Maintenant, au risque de remuer, par vice, le fer dans la plaie, préciserai-je à mes amis du Racing que, contrairement à ce qu'ils pensent de fort bonne foi, ils ne sont point les champions de l'efficacité offensive pour l'ensemble des cinq derniers championnats : effectué en effet depuis 1956-57, le calcul donne 437 buts à Reims contre 429 au Racing (huit buts d'écart, en cinq saisons, une misère en vérité !), 347 à Nice, 336 à Nimes, 333 à Saint-Etienne, 306 à Monaco, etc.

Allons ! N'en parlons plus, cher vieux Racing, et amis-amis comme ci-devant !

LA RAISON D'UNE DÉSAFFECTION

JEUDI 8 JUIN. — Avant-hier soir, au Parc des Princes, Monaco a étrenné son titre contre Strasbourg en finale de Coupe Drago devant un peu plus de 4.000 spectateurs. Or, samedi dernier, il y en avait près de 16.000 pour applaudir Béziers, nouveau champion de France de rugby 15, qui jouait la finale du challenge du-Manoir devant Mont-de-Marsan.

Sans prendre ces deux chiffres rigoureusement à la lettre, il est certain que la comparaison est fort peu flatteuse pour le football. Elle confirme l'inquiétante désaffection manifestée par le public à l'égard de ce dernier durant toute cette saison, exception faite pour des événements hors-série, comme les récents matches de championnat Racing-Monaco et Racing-Reims.

La raison essentielle de cette désaffection, on ne la connait que trop : elle réside dans la baisse générale et persistante de qualité, dont souffrent les spectacles offerts aux foules du ballon rond ; dans le sentiment de plus en plus ancré dans l'esprit du public — et celui-ci ne s'y trompe pas — que notre football se laisse mollement glisser, au fil des saisons, sur la pente ultra-savonneuse de la médiocrité.

On a attribué, non sans raison, le regain d'engouement créé autour du rugby aux succès internationaux remportés par le XV tricolore et à la très large diffusion qui leur a été donnée par la Télévision. On a déploré, naguère, que celle-ci, par suite de certains « malentendus » avec la F.F.F., ne fasse point la part belle au football...

Or s'il est heureux que balle ronde et TV fassent aujourd'hui meilleur ménage, il faut tout de même convenir que le petit écran ne constitue pas toujours une arme à tranchant unique. Je me demande, par exemple, quelle propagande a bien pu faire au football français la retransmission, hier soir, de la seconde période du match Racing-Santos (1-6) à Marseille.

Car si des millions de téléspectateurs internationaux (c'était en effet une Eurovision) ont certainement pris plaisir à la brillante démonstration des Pelé, Coutinho, Pépé et compagnie, qu'ont-ils bien pu penser du football français en voyant l'un de ses représentants les plus qualifiés se faire ainsi jongler, humilier, ridiculiser par les Brésiliens ?

Oui, quelle désolante image d'indigence, d'inconsistance et de renoncement avons-nous eue là, en regard du brillant et facile récital de Santos ? On veut soi-même croire que ce n'était point l'image du vrai Racing, ni celle de notre football. On veut se persuader que celui-ci vaut mieux, malgré tout — et même devant les Brésiliens — un peu mieux que ce semblant d'opposition fantomatique. Mais allez donc en persuader aussi les innombrables foules de la Télévision internationale !

« De quoi vous faire perdre à jamais l'envie d'aller voir jouer les équipes françaises », me disait ce matin quelqu'un qui n'est sans doute — et malheureusement — pas le seul à raisonner ainsi.

JUSQU'OU IRA-T-ON ?

LUNDI 12 JUIN. — Cette assistance dérisoire à la finale de la Coupe Drago, ce pâle et humiliant comportement d'une de nos trois meilleures équipes devant un adversaire de grand standing international n'ont fait, la semaine dernière, que stigmatiser l'extrême et alarmante détresse de notre football professionnel, vu sous tous ses aspects. Ils n'ont été, parmi bien d'autres, que de nouveaux symptômes d'une situation qui ne fait qu'empirer de mois en mois et dont chacun a conscience :

Le public, dont cette réflexion rapportée plus haut reflète le sentiment général...

Les joueurs, dont les meilleurs s'usent peu à peu, sans être remplacés ; qui, pour beaucoup, n'ont ni la classe, ni le métier, ni le sérieux « professionnels » mais commencent à réaliser que la poule aux œufs d'or a du plomb dans l'aile...

La presse spécialisée, qui ne cesse de crier casse-cou depuis des années, et d'apporter ses suggestions pour un retour à une organisation plus saine et rationnelle...

Les dirigeants de clubs, dont l'un des plus avisés, Henri Germain, m'écrivait la semaine dernière : « Notre match contre le Racing aura été une consolation à nos déboires et une raison de ne pas désespérer d'un avenir que je vois pourtant bien sombre pour le football français... »

Il n'est pas un seul dirigeant de club professionnel — du plus grand au plus modeste — dont le sentiment puisse ne pas être identique à celui du président rémois. Et pourtant, vous le savez, l'assemblée de ces mêmes dirigeants s'est une nouvelle fois refusée, samedi, en dépit de toutes les alarmes, à voir les choses en face, à enrayer l'hémorragie qui rend notre football de plus en plus exsangue. Quarante naufragés sur le même bateau en perdition mais dont l'immense majorité fait fi des canots de sauvetage : si encore c'était par héroïsme !

Une assemblée de quarante clubs auxquels on a naguère rendu le plus mauvais service en leur laissant le privilège de se diriger eux-mêmes et qui s'en sont une fois encore montrés incapables, par faiblesse, par démagogie, par souci de ménager les intérêts particuliers...

« Sans doute ces réformes, ces sacrifices qu'on demande à certains d'entre nous, sont-ils indispensables, s'est écrié avant-hier, à Reims, l'un des quarante membres de cette petite république des camarades... Mais, a-t-il aussitôt ajouté, il est impossible que nous nous les imposions nous-mêmes ! »

Alors ? Qui donc les imposera, ces mesures indispensables ? La F.F.F. ? Allons donc ! Elle est bien trop faible... Le gouvernement, par l'intermédiaire du Haut-Commissariat aux Sports ? Va-t-on, comme certains clubs en sont paraît-il réduits à le souhaiter, vers un acte d'autoritarisme ? Vers le retour aux équipes fédérales, constituées par des footballeurs d'Etat, à l'exemple d'une expérience de si fâcheuse mémoire ? Ira-t-on, contraints et forcés par une faillite générale, jusqu'à l'abolition du football pro, jusqu'à l'avènement de la formule libre ?

Oui, jusqu'où le mènera-t-elle, notre pauvre football pro, cette politique insensée qui lui fait refuser de se sauver lui-même ?

LE TRIO DIABOLIQUE

VENDREDI 16 JUIN. — Ultimes échanges de balles blanches, hier soir au Parc, où la saison parisienne s'est terminée en apothéose... pour les Brésiliens de Santos. Devant Edson Arantès do Nascimento, dit Pelé, monstre sacré numéro un du football mondial 61, et ses acolytes, les lauriers européens fraîchement cueillis par le gentil Benfica n'ont pas fait le poids.

Curieux Santos, qui nous fait découvrir un football brésilien nouveau style, d'où sont bannis les flamboyants effets spectaculaires des époques passées, celle des Leonidas ou celle de Zizinho. Ici, tout est réalisme : rien que de meurtriers coups de griffes, décochés aux seuls moments que, semble-t-il, le félin a choisi pour estourbir sa proie. S'il demeure éclatant, le ballet brésilien est aujourd'hui élagué ; tout ce qu'il pouvait avoir naguère de clinquant, de superflu, en est banni. Il n'est pas au monde meilleur dribbleur et feinteur, ni plus pur, plus instinctif, plus complet technicien que Pelé. Mais il n'est pas non plus au monde de footballeur au jeu plus simple, plus dépouillé que celui de Pelé... C'est cela le Grand Art.

Avec Santos, plus de festival (je dirai même « presque plus de jeu ») à la mi-terrain, où le félin semble souvent même assoupi. Tout se passe à partir des quarante, voire des trente mètres ; alors, des pieds, de la tête, de tout le corps d'un Pelé, l'étincelle jaillit, le feu est mis aux poudres, il gagne un Coutinho, un Pépé, un Dorval, il parcourt le reste du terrain, brûlant tout sur son passage, à une vitesse, à une puissance tonitruantes, avant que la foudre vienne tomber, implacable, au fond des filets de l'opposant, qui n'a plus qu'à constater les dégâts.

En voyant à l'œuvre, hier soir, cet irrésistible, ce diabolique trio Pelé-Coutinho-Pépé, qui constitue la force essentielle de Santos, je pensais qu'entre lui et le bon football international courant tel que le pratique un Benfica, il n'y a plus, aujourd'hui, de commune mesure. C'est un Real Madrid que j'eusse aimé voir en finale du Tournoi de Paris...

Je me disais aussi que, transplantée chez nous par quelque coup de baguette magique, cette triplette hors-série serait capable de faire gagner le championnat de première division au C.A.P avec dix points d'avance !

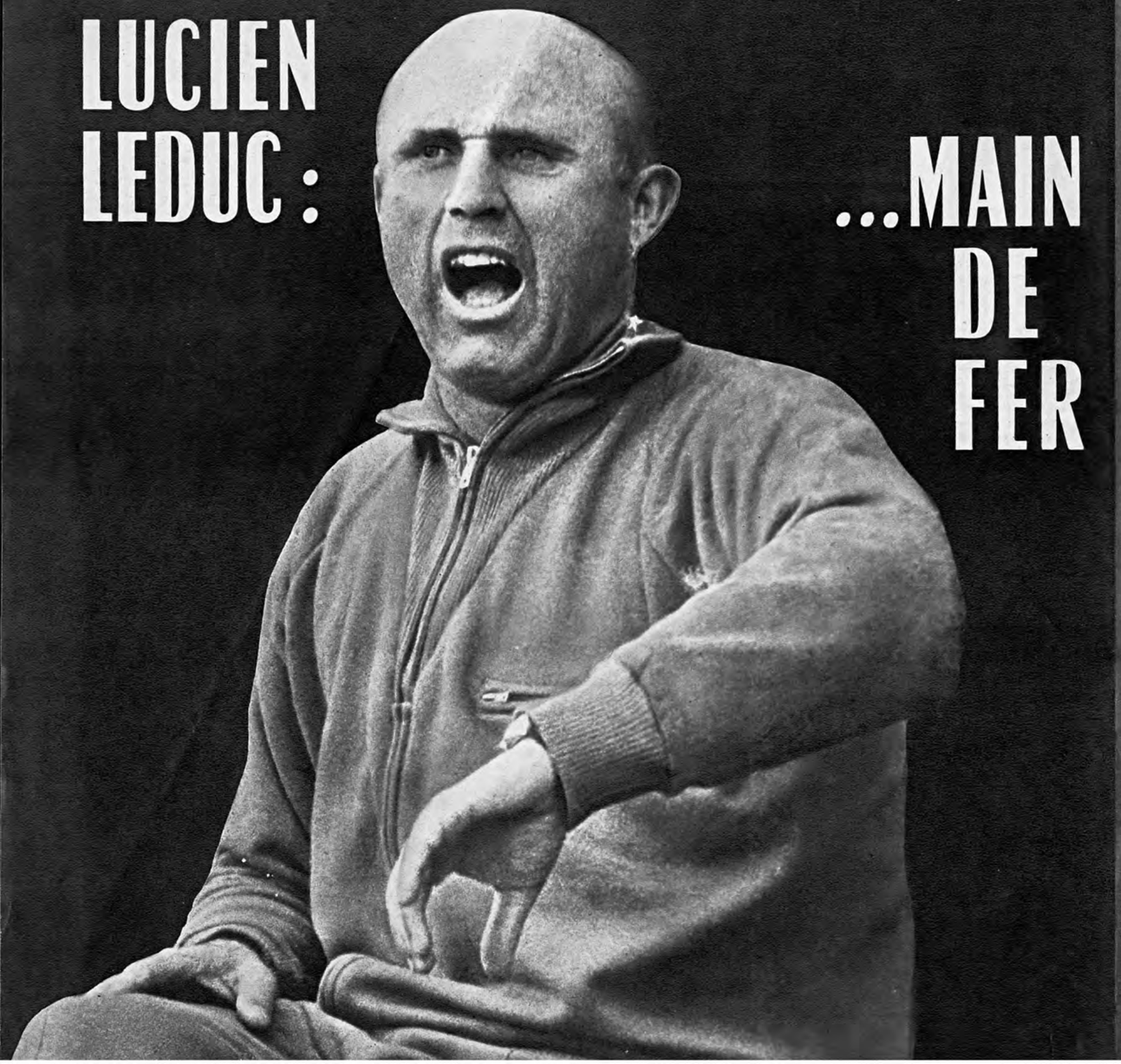
On n'en demande d'ailleurs pas tant pour notre football qui, à défaut d'être au stade des monstres sacrés, devrait pourtant avoir atteint l'âge de la raison et d'un peu plus de consistance. Voyez le Racing (et je m'excuse de revenir de nouveau à lui !) qui termine bon dernier de son tournoi qu'il a naguère gagné deux fois de suite. En se faisant battre nettement et sans gloire par Anderlecht — d'ailleurs excellent — il a trouvé le moyen de gâcher la bonne impression laissée l'avant-veille contre Santos, devant lequel il avait largement racheté sa cuisante humiliation de la semaine dernière.

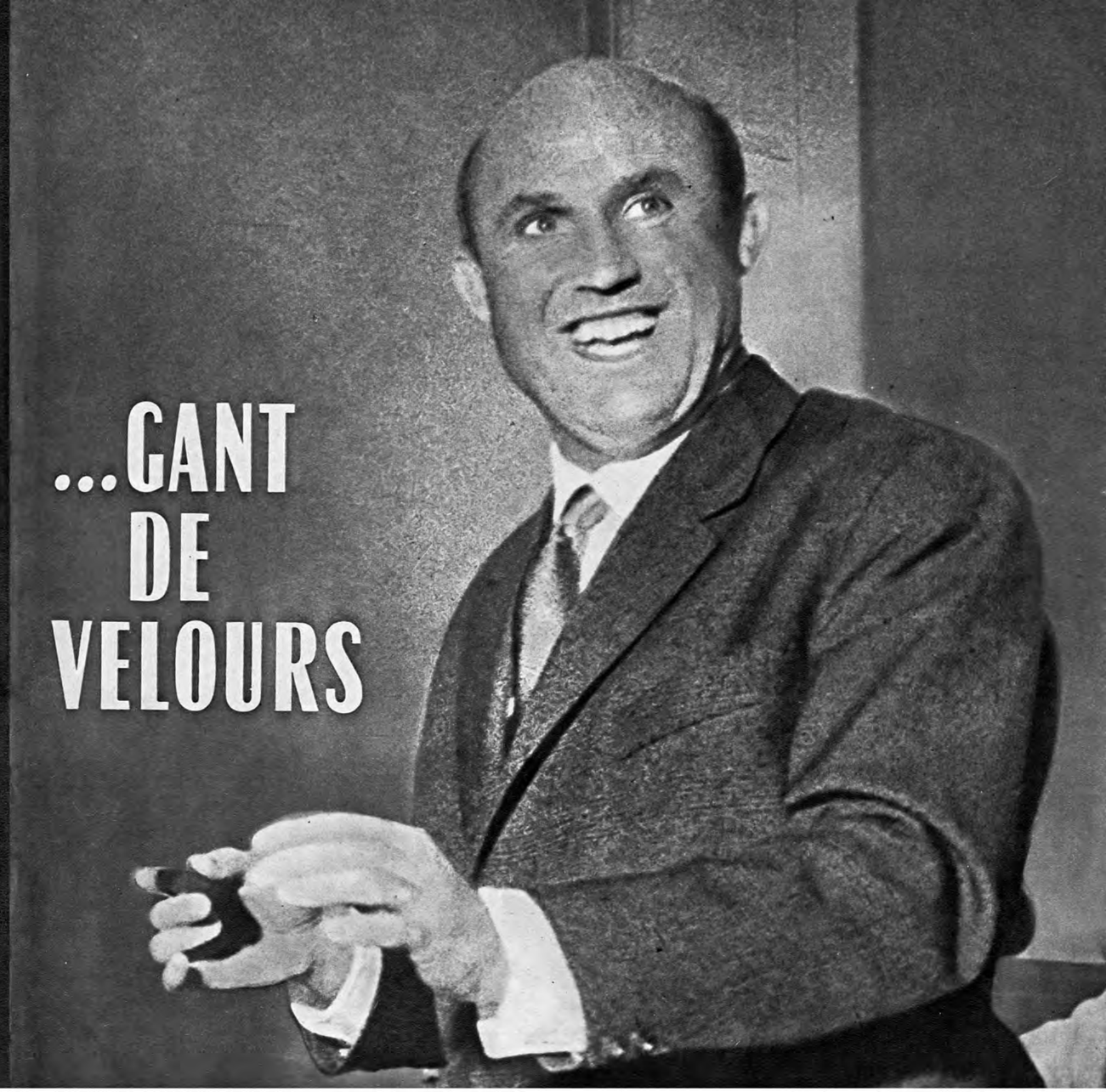
Mais il sera dit que nos équipes françaises sont décidément incapables de donner deux coups de collier de suite. Devant le jeu clair, robuste et appliqué des Belges — qui, eux, sont en progrès — celui du Racing sentait le creux, l'impuissance : c'était un football sans idée, sans ressort ; un football de gens qui n'y croient plus, un football de déliquescence...

Et l'image, hélas ! n'était pas propre au seul Racing : à travers lui, c'est tout le football français qui semblait traîner, sur la pelouse du Parc, son manque de foi, de sérieux, d'équilibre et... de simple notion des réalités.

LUCIEN LEDUC : ...MAIN DE FER

...GANT DE VELOURS





CONFIDENCES AU MAGNÉTOPHONE

par Max URBINI et J.-Ph. RÉTHACKER

EN deux ans, Monaco est arrivé au sommet. Gagnant de la Coupe de France en 1960, champion de France et vainqueur de la Coupe Drago en 1961, on le verra la saison prochaine à l'échelon européen. Cette sensationnelle réussite est celle de LUCIEN LEDUC devant qui MAX URBINI et J.-PH. RETHACKER ont posé leur magnétophone pour découvrir l'étonnante personnalité d'un homme aujourd'hui comblé.

VOUS pouvez le dire et le répéter : Lucien Leduc est un homme heureux ; mieux encore, un homme comblé. J'ai une femme merveilleuse, un fils épatant, un appartement confortable, le soleil, le ciel bleu, la mer, la montagne et... une équipe en or, cele qui vient de me faire le plus précieux des cadeaux : un titre de champion envers et contre tous ! Ne m'en veuillez pas trop de prendre un ton un peu vengeur. Mais après des mois de tension, durant lesquels mes joueurs et moi avons lutté dans un climat souvent hostile... il est un peu normal que je me libère de tant de soucis.

Car j'en ai eu, des soucis, cette saison ! Je ne vous dirai pas que je me suis fait des cheveux, ça n'est plus possible... Mais j'en ai passé, des nuits blanches, pour ne rien laisser au hasard et faire de Monaco le nº 1 du football français !

Je suis pourtant d'un naturel très optimiste. J'aime voir les gens rire et s'amuser. J'adore mettre les autres dans leurs petits souliers. J'admets aussi fort bien la plaisanterie et je ne crois pas m'être un jour vexé d'une quelconque « mise en boite ». Je suis ce que l'on appelle un bon vivant. Mais dès qu'il s'agit de football, je deviens sérieux comme un pape.

Ce football ! J'y pense sans cesse, à tel point que je ramène tout à lui. Tenez, par exemple, lorsque je suis assis dans un train, je ne regarde pas défiler le paysage, comme tout le monde. Je me dis : tiens, ici, on pourrait faire un très beau terrain. Dans ma tête, je le vois déjà, ce terrain, avec sa pelouse toute verte, ses lignes bien blanches, ses poteaux de but, sa petite tribune. Un peu plus loin, je constate : là, rien à faire, il n'y a pas assez de surface plate. A moins que... à moins que j'invente une sorte de « football-golf » avec un parcours pittoresque, des chemins à descendre balle au pied, des tirs sur les arbres, des haies à contourner, des cours d'eau à sauter...

MA CARRIÈRE

J'ai commencé à jouer à Le Portel.
Puis j'ai porté le maillot de Boulogne, de Toulouse, de Sète, de Clermont...

1947 : le Championnat avec Roubaix-Tourcoing.

1949 : la Coupe avec le R.C. Paris.

IL Y A LEDUCQ ET LEDUC

Le crâne chauve, le visage expressif, la blague aux lèvres : André Leducq (à gauche) et Lucien Leduc ont des points communs.

Ne souriez pas ! C'est vrai, il y a une certaine forme de poésie dans le football. Elle apparaît encore dans le stade et son décor. A Grenoble, avec les cimes alpestres ; à Marseille, avec les contreforts de l'Esterel ; à Saint-Etienne, avec les cheminées d'usine ; à Lens, avec les corons ; à Monaco, avec la Méditerranée et le petit port où dansent les voiliers...

Mais dès qu'il y a un match, cette poésie disparaît complètement. Au nord, au midi, à l'est ou à l'ouest, en Europe, en Amérique, en Afrique ou en Asie, on ne voit plus, alors, que vingt-deux hommes et un ballon. C'est pourquoi, voyez-vous, je ne suis pas d'accord avec ceux qui me disent souvent : « Vous en avez de la chance de faire votre métier sur la Côte d'Azur ! » J'estime que lorsqu'on s'occupe à fond d'une équipe on perd de vue tout ce qui n'est pas football. On se demande parfois comment un joueur méridional réussit à s'adapter à Lille ou à Nancy. C'est tout simple : il est pris tout entier par son métier et le reste s'efface... Des endroits où l'on se dore au soleil et où l'on fait de la chaise-longue, ça n'existe pas !

L'équipe de France : 4 sélections et un but contre l'Autriche (avec Heisserer).

Entraîneur du F.C. Annecy et de Giamarchi.

MA CARTE DE VISITE

- Je suis né le 30 décembre 1918, à Le Portel (Pas-de-Calais).
- Je réside dans la Principauté depuis le 1er juillet 1958.
- Je suis marié et père d'un garçon.
- Mes clubs : Boulogne, Sète, Clermont-Ferrand, Red Star, Roubaix, R.C. Paris, Venise, Saint-Etienne, Annecy et Monaco.
- J'ai été quatre fois international.
- J'ai gagné deux fois le Championnat et la Coupe de France, comme joueur avec Roubaix et le R.C. Paris, comme entraîneur avec Monaco.

. Et je peux vous en parler savamment ! Car si un homme du football a « roulé sa bosse », c'est bien moi...

Tout a commencé sur une plage

Tout a commencé à Le Portel, ma ville natale, dans le Pas-de-Calais. C'est là que j'ai découvert le football de plage. Sur le sable fin, il faut savoir contrôler la balle tout de suite, la soulever et la distribuer malgré un équilibre difficile. La technique s'y développe d'une façon étonnante ; et lorsqu'on se retrouve sur un terrain, tout paraît beaucoup plus facile. Les gosses de la région étaient alors de fervents adeptes de ce football de plage. Hélas ! les temps ont bien changé... Il n'y a pas très longtemps, je suis retourné chez moi. J'ai revu la plage de mon enfance. Mais aucun gamin n'y jouait ! Tirez-en la conclusion que vous voulez...

De Le Portel, je suis tout naturellement allé à Boulogne. Au collège, j'ai eu le bonheur de faire mes études avec un principal étonnant. Aujourd'hui, je me rends mieux compte encore de son heureuse influence. Oui, c'était un type extraordinaire, qui savait donner le goût du sport et surtout du football à tous ses élèves. Il s'arrangeait chaque année pour nous faire disputer un tournoi à Londres ou à Paris, et il en profitait pour parfaire notre éducation intellectuelle et sportive. Grâce à lui, nous avons vu des matches sensationnels. Un Strasbourg - Sochaux, tenez, dont je me souviens encore. En 1935, vous pouvez me croire, c'était quelque chose ! Mon désir de faire une carrière dans le football est parti de là.

Mon premier contrat, je l'ai signé tout naturellement en faveur de l'U.S. Boulogne, club de Division II. J'y serais peut-être resté longtemps si la guerre n'avait pas bouleversé mon existence comme celle de tous les Français. Un beau jour, je me suis retrouvé à Toulouse. Mais qu'y espérer, au milieu des Zatelli, Schmitt, Diagne et autres vedettes du moment, tous repliés là ? J'ai donc fait part de mes doutes à René Franques, un camarade de régiment. Franques était alors l'un des piliers du F.C. Sète. Il m'a conseillé de le rejoindre et je suis parti une première fois sur les bords de la Méditerranée. Avec Sète, j'ai connu de très bons moments et le paradoxe de faire la loi en zone sud sans entraîneur ! Il y a des cas où la camaraderie réussit des miracles...

Un titre à Roubaix une Coupe à Paris

De Sète, j'ai voulu me rendre à Annecy. Mais, pour une sombre histoire de qualification, on m'a obligé à déménager pour Clermont-Ferrand... où l'on devait me forcer à revenir un peu plus tard. Clermont-Ferrand ! Si je n'y avais pas connu ma femme, je ne voudrais plus en entendre parler ! Après, il y a eu les équipes fédérales, le Red Star, Roubaix, avec Darui, sa super-défense et le titre, mon premier titre ; quatre maillots de l'équipe

LUCIEN LEDUC :

VOICI MES CHAMPIONS !

GAROFALO

Garofalo a fait une remarquable saison. C'est un garçon à qui l'on a fait une réputation, et les réputations sont tenaces. Ce n'est pas uniquement parce que son poste de gardien de but est particulier, c'est le personnage créé autour de lui. Il a un peu joué ce personnage de « farfelu » mais je sais qu'il a eu certains ennuis familiaux qui ont contribué à le marquer. On ne peut pas aller jusqu'au fond de la vie privée des grands footballeurs, mais la vie privée peut expliquer parfois leur comportement. On peut le confondre dans la collectivité, mais il faut l'y amener. Il ne viendra pas spontanément, il est un peu hérissé, mais il n'y a là rien d'irrémédiable.

NOVAK

Novak est passé du poste d'arrière gauche à celui d'arrière droit bien qu'étant gaucher exclusif. Il a des qualités athlétiques. Je crois qu'on a trop tendance à dire que les Monégasques ont une défense athlétique qui emploie des moyens trop virils. Je crois que c'est plutôt le contraire parce que je leur reproche précisément de trop essayer de subtiliser le ballon alors que dans certaines circonstances il s'agit d'interdire ou de priver l'adversaire du ballon parce que c'est absolument nécessaire. Novak ne profite pas toujours de ses qualités athlétiques.

KAELBEL

Cette saison, il y a eu le cas Kaelbel. Raymond n'a pas joué tous les matches. Je pense que c'est une question nerveuse car, physiquement, il est intact. L'année dernière il a produit des efforts qui l'ont marqué, ce qui fait qu'il n'a pas recommencé avec son autorité légendaire, ce qui fait aussi qu'il a dû douter un peu de lui-même Il ne faut quand même pas oublier qu'il a fait pas mal de matches que nous avons gagnés. Contre Lens, il a marqué les deux buts de la victoire ; à Rouen, il a marqué le penalty qui nous a permis de mener à la marque. D'autre part, il est certain que la réussite de Ludo lui a porté ombrage. Une certaine préférence pour le poste d'arrière central n'a pas tellement contribué à le remettre en confiance. Mais Raymond est à un âge où un joueur doit être en pleine possesison de ses moyens et il doit revenir au premier plan.

LUDO

Ludo a enfin trouvé la consécration qu'il mérite. Je pense qu'on a eu longtemps tort en considérant Ludo dans le sens de la sélection. On disait : « Ludo, on le connaît », c'était plutôt le juger dans un sens péjoratif. On disait : « il est limité », alors qu'au contraire, des qualités, il en a autant que certains joueurs qui avaient été sélectionnés. La meilleure preuve, il l'a donnée à Madrid. Il a très bien tiré son épingle du jeu quelles que soient les circonstances, même si ce jour-là les événements ont été favorables à l'équipe de France puisque l'équipe d'Espagne n'a pas répondu à l'attente. Il est certain qu'il a fait son devoir et a été un des piliers de l'équipe cette saison. Il ne se livre pas beaucoup, il a beaucoup de sang-froid, quelquefois je lui en trouve trop parce qu'il prend certains risques dans la surface de réparation qui font passer un peu le frisson. Mais il mérite toutes les louanges pour sa saison exemplaire.

THOMAS

Thomas est en quelque sorte le seul joueur qui n'a pas été sélectionné. C'est une distinction dont il se serait facilement passé car sincèrement je considère que c'est un excellent arrière. Je l'ai vu réaliser d'excellentes performances. Seulement on dit qu'il est brutal ; il ne joue pas dur mais il discute un peu trop et s'il s'énerve il a quelques gestes répréhensibles, qui ne portent pas tellement à conséquence, mais qui sont spectaculaires et désagréables. Alors il est repéré. Autrement, c'est un très bon arrière.

BIANCHERI

Biancheri a été le digne pendant de Michel Hidalgo. Il a atteint sa forme de pointe lorsqu'il a été sélectionné. Evidemment, il a fait un match contre la Finlande et un autre contre la Pologne où il n'a pas eu tellement l'occasion de se surpasser alors que dans ces circonstances il faut pouvoir et savoir prendre des initiatives. Mais le joueur, quand il joue pour la première fois dans l'équipe de France, se limite dans ses actions à moins qu'il ait beaucoup d'audace. Ce demi-échec lui a laissé un peu de regret, quoique ce soit un garçon qui dise aujourd'hui : « Je suis bien content d'avoir joué au moins deux fois dans l'équipe de France. » Oui, Biancheri a fait une saison très régulière.

HIDALGO

Michel Hidalgo avait perdu confiance. Il l'a retrouvée dans le rôle d'inter. Je l'ai fait jouer demi cette saison et il s'est imposé remarquablement. Il a des qualités d'adaptation étonnantes car il ne s'est pas spécialisé dans un rôle défini. Au départ, je l'ai tout de suite fait jouer contre sa nature en lui fixant des attributions défensives, pour voir s'il était capable de pouvoir se heurter, quitte à dire après : il n'y a rien à faire. Eh bien ! Hidalgo a fort bien joué demi défensif. Après il a eu la bride sur le cou. Il a joué inter de soutien au milieu du terrain, même inter de pointe et à tous les postes il a évolué avec bonheur. Sa saison a été remarquable.

DJIBRILL

Djibrill a fait de gros progrès techniques. Il a des périodes de pointe sensationnelles. C'est qu'il ne joue pas à l'économie ! Il faut pouvoir le ménager à travers le championnat et il faut que lui aussi sache se ménager à travers un match, ce qui est beaucoup plus difficile car il y a la question du tempérament qui intervient. Djibrill a mis ses adversaires sur les genoux le jour où il était en plein boum mais cela pose des problèmes de récupération. Djibrill a atteint certains sommets. Il est docile, compréhensif. Il avait été retenu pour l'équipe de France B. Mais moralement il a été touché parce que, finalement, il n'a pas joué. Citoyen français et ressortissant togolais, ou citoyen togolais et ressortissant français, c'était une subtilité. Convoqué à Paris, il pensait que c'était fait... mais on l'a décommandé.

HESS

Hess est un joueur qui a un style qu'on pourrait qualifier d'échevelé, une façon de jouer particulière. Il est capable d'accélérer le rythme du jeu très rapidement. Il donne la balle, il s'engage avec une facilité remarquable. D'autre part, il réussit du point de vue technique des choses qui sont vraiment très bien. Il est très utile dans mon équipe parce que, indépendamment de son rôle d'inter, il a joué également ailier, comme il avait joué l'année dernière demi et même une fois arrière. A l'entraînement il est même parfois gardien. C'est donc l'homme-orchestre.

CARLIER

Carlier a fait une excellente saison. Il a mis un point final au championnat par un étonnant coup franc. Il a une frappe du gauche remarquable et une certaine facilité. On ne trouve pas tous les jours ce qu'on appelle l'ailier - type. Eh bien ! Carlier, c'est l'ailier gauche. Il est plein de bonne volonté et complète bien ses partenaires. Il s'entend à merveille avec Cossou qui se trouve davantage engagé. Oui, j'ai toutes les raisons de féliciter Carlier qui a pris une large part dans la réussite de Monaco.

THÉO

Théo est un joueur qui a une technique exemplaire et utilitaire. Le défaut de la cuirasse de Théo, bien qu'il ait fait des progrès sous ce rapport, c'est lorsque ça va mal. Théo a un peu un tempérament d'artiste et lutte contre cela pour réagir. C'est un garçon très sensible malgré les apparences, et robuste. Et, d'autre part, on ne peut pas dire que sur le marché il y avait des possibilités innombrables de choisir tel ou tel joueur. Nous avons eu l'occasion de prendre Théo et, personnellement, je m'en félicite. Il joue un rôle de régulateur et on peut toujours attendre de lui un éclair, une flambée, une passe originale ou une ouverture que amènent un résultat.

ROY

Roy a fait des progrès sous l'angle technique et cela n'a pas altéré son tempérament de battant. Il a fait d'excellents matches, le meilleur de sa carrière en Coupe Drago, contre le R.C. Paris. Vraiment, ce jour-là, il a été sensationnel. Je pense qu'il est encore perfectible. Il a été sélectionné contre l'Espagne et il a fait, je crois, exactement ce que l'on attendait de lui au centre de l'attaque. C'est une expérience qui devra être renouvelée. Oui, Roy est capable d'aller encore plus haut car maintenant il a une confiance totale en lui.

COSSOU

Cossou est absolument l'antithèse du joueur classique. Sa principale qualité réside dans un opportunisme déconcertant. Il réussit des choses extrêmement difficiles et les choses relativement faciles, eh bien ! il les rate parfois. Lui aussi est très perfectible du fait de son âge. Cette année, il a marqué pas mal de buts quoique ayant été blessé contre la Bulgarie.

de France avec trois victoires à Paris sur la Tchécoslovaquie (3-0), l'Autriche (3-1) à qui j'ai marqué le troisième but et l'Angleterre (2-1)... tout cela comme demi gauche ; puis le R.C. Paris, avec une équipe de banlieusards, les Lamy, Tessier, Vaast, Quenolle, Gabet, Moreel, qui allaient à Colombes à bicyclette mais qui gagnaient la Coupe de France (1949). Je ne critique pas le mode de vie actuel des Racingmen. Non, c'est une simple constatation. Je comprends au contraire fort bien les problèmes particuliers que doivent résoudre journellement les professionnels parisiens. A mon avis, il n'y a qu'une seule solution : faire du Racing une équipe de province jouant simplement le dimanche à Paris. Mon ami Pierre Pibarot y a sûrement pensé ! Je suis persuadé qu'en vivant à Fontainebleau, par exemple, les Racingmen éviteraient tous les ennuis de la capitale, travailleraient dans une meilleure ambiance, formeraient une plus solide équipe (au vrai sens du mot) et obtiendraient de meilleurs résultats.

Je me mêle de ce qui ne me regarde pas ? Alors, quittons ce Racing où j'ai eu la joie de connaître des copains épatants et allons à Venise. Oui, j'ai eu la chance d'être un des rares Français (avec le regretté Bongiorni et, plus près de nous, Bonifaci) à connaître le calcio sur le bout des pieds. En Italie, j'ai toujours bien tenu mon rôle de demi sans jamais faire les choses à... moitié. Et pourtant les seigneurs du moment se nommaient Gren, Liedholm, Nordahl, Boniperti, Mucinelli, Capello, Lorenzi... .

Oui, ce séjour de l'autre côté des Alpes m'a beaucoup apporté. A 33 ans, je suis rentré en France pour un séjour à Saint-Etienne. J'y ai terminé ma carrière de joueur, une carrière bien remplie, n'est-ce pas ? et qui m'a forgé un caractère pour la suite..

Connaître l'homme de A à Z

La suite ? Eh ! bien, vous le savez, elle m'a permis de commencer mon métier d'entraîneur par le début, c'est-à-dire avec des amateurs, ceux d'un F.C. Annecy où j'avais tant voulu jouer une dizaine d'années auparavant ! Le destin est parfois très curieux... Je suis resté en Savoie de 1952 à 1958, avec un rôle passionnant et la responsabilité de toutes les équipes et même des scolaires. A Annecy, j'ai aussi passé un diplôme de masseur et j'ai ouvert un institut de beauté en compagnie de ma femme. Le sauna y a pris tout de suite une place importante, le sauna dont je suis un partisan farouche. C'est un excellent moyen de récupération et il peut permettre aussi d'entretenir la condition de joueurs blessés et immobilisés. Je pense également qu'il serait utile de l'utiliser en plein hiver, avant l'entraînement, pour amener l'homme en état de transpiration juste avant d'entrer sur le terrain. J'ai fait, en tout cas, des expériences personnelles très édifiantes. Notamment avant de jouer au tennis, et de me sentir comme un poisson dans l'eau !

Cette question me préoccupe en tout cas beaucoup, car j'accorde une grosse importance à tout ce qui touche la préparation disons scientifique de l'athlète. Ainsi, l'hiver dernier, j'ai provoqué le passage de tous mes hommes à l'hôpital Saint-Michel de Paris. Ils y ont subi des tests médicaux. Les conclusions m'ont été très précieuses, je vous l'assure. Un entraîneur doit très bien connaître ses éléments s'il désire saisir les moindres fluctuations de forme. Il doit les suivre aussi dans la vie privée, le plus discrètement possible, pour comprendre des réactions parfois bizarres. Un footballeur est un homme... il ne faut pas l'oublier !

C'est en le considérant comme tel, avec une main de fer dans un gant de velours, que je dirige ma chère équipe de Monaco. Rien n'y est parfait, bien entendu. Mais le football idéal, ça n'existe pas ! Monaco est déjà parvenu à un très bon niveau, celui d'un ensemble bien équilibré. Nous allons essayer maintenant de l'élever encore. J'y pense et j'y repense. Même en faisant une partie de pétanque !

C'est tout de même terrible d'en être là. Je sais bien qu'il faudrait que je me détende vraiment. En m'isolant dans un bois (mais allez en trouver dans la Principauté !) En écoutant Debussy, les gouttes d'eau qui tombent ou la mer qui s'agite... ou encore d'une façon plus mécanique, à l'américaine, avec du relax obligatoire à heure fixe.

Il n'y a rien à faire ! Les années passent, la « brioche » arrive... et la passion demeure aussi tenace.

Mais dans le fond, puisque malgré tout ça je suis le plus heureux des hommes, oui, la vie est belle pour l'entraîneur de la seule équipe qui ait droit au sourire d'une jolie princesse...

MONACO MES AMOURS

Une famille très heureuse.

Une passion : le tennis.

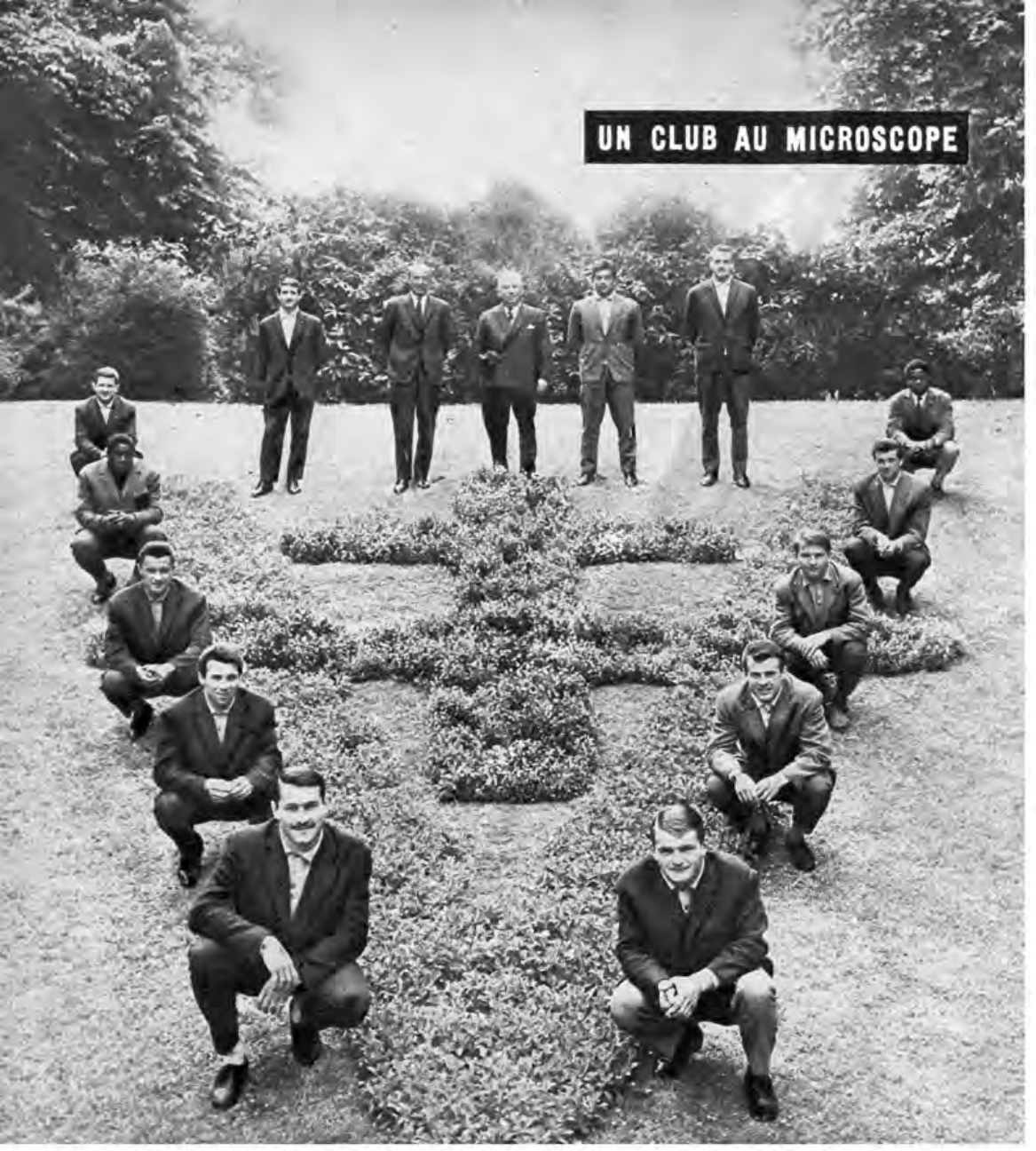
TROIS TITRES ET LA GLOIRE EN UN AN

Mai 1960 : la Coupe de France tenue par Kaelbel arrive à Monaco.

Mai 1961 : Monaco champion de France. Il faut soutenir Carlier.

Juin 1961 : troisième titre pour l'A.S.M. qui remporte la Coupe Drago.

Du haut du rocher, on domine le plus beau stade du monde !



Le F.C. Metz, croix de Lorraine sur le maillot, est le porte-drapeau de toute une province.

METZ

ON aurait tort d'imaginer que le F.C. Metz est le porte-drapeau de l'importante région industrielle qui l'entoure. Metz, avec ses 100.000 âmes, demeure certes une place forte du football et son retour en Division I a comblé le vœu d'un public qui comptait naguère parmi les plus passionnés du territoire.

Mais le F.C.M., contrairement à certains grands clubs qui contribuent activement au rayonnement du football dans leur ville ou leur contrée, vit en isolé. Cela n'étonne d'ailleurs personne quand on sait que dans un noyau aussi vital que le bassin houiller de Lorraine, tout est soigneusement organisé, sport y compris, dans la vie des centaines de milliers d'ouvriers. Ainsi, trouverez-vous, autour de Metz, des Merlebach, Giraumont, Stiring-Wendel, Hayange et Thionville qui sont des clubs de houillères. Leurs moyens et leur ambiance, ils les gardent naturellement pour eux. Pour un peu, et malgré son privilège d'appartenir à l'élite, le F.C. Metz les gênerait presque. On comprend donc d'autant mieux les arguments de M. Herlory quand il dit que son club vit essentiellement par lui-même.

Autour de la table, il y a dix hommes. Dix, plus M. Herlory.

« Mes collaborateurs et moi attendons vos questions, lance le président. Tout le monde ici a voix au chapitre et je tiens à préciser sans plus attendre qu'en fait de dictateur, je suis surtout un dirigeant soucieux des intérêts de notre club. Tous ceux qui m'entourent le savent très bien. Sinon, ils ne seraient pas là. Moi non plus, d'ailleurs. »

Voilà, c'est parti. Décidément, ce microscope ne s'annonce pas comme les autres. Mais au fait, le FC Metz au microscope, n'est-ce pas plutôt M. Herlory passé au crible ?

L'homme est malin, sûr de lui et de son expérience. On dit de lui qu'il est le dirigeant français le plus habile et le plus dur, mais son intégrité n'a jamais été mise en doute. M. Herlory ne cache pas qu'il paye modestement ses joueurs, mais quand il leur fait une promesse, il la tient. Et jamais un joueur n'a pu se plaindre d'avoir touché son mois après le 26 :

« Ils se plaignent toujours, ces footballeurs, sourit M. Herlory. Mais savez-vous seulement que même ceux du FCM ont gagné ce que 85 % des Français n'ont jamais touché ? »

Et cocasse avec ça, le cher homme :

« Moi, je n'ai pas d'argent », assure-t-il en vous exhibant ses poches vides (un de ses gestes préférés). M. Herlory est pourtant un homme riche. Industriel en peinture (« Comptoir de l'Est » à Metz), il possède plusieurs voitures, des pâtés d'immeubles, dont celui (luxueux) où il a élu résidence et qui fait face, comme par hasard, aux appartements de M. le maire qu'il n'a pas l'air de porter dans son cœur. Il a aussi une villa et un yacht à Cannes, où il passe à peu près 75 jours par an en famille.

La fierté de M. Herlory, c'est de ne jamais avoir versé le moindre écu dans la caisse du FC Metz :

« Notre club ne doit rien à personne, pas même à moi et sa gestion est parfaitement saine. Bien peu de clubs français peuvent en dire autant et je crois aussi que bien peu ont été gérés avec autant de sagesse et d'adresse que le nôtre. »

M. Herlory a horreur de mêler le football à sa vie privée. Il répugne tout autant à mélanger ses affaires et celles du club. A part ça, il croit sincèrement être à l'avant-garde du dirigeantisme et se flatte tout à la fois d'être le plus ancien membre du comité directeur de la Ligue et le plus vieux président... du club le plus jeune, ajoute-t-il.

Cet homme d'affaires extrêmement rigoureux, ce respectable industriel au visage rond et à la corpulence du monsieur qui a réussi, ce businessman droit, mais inflexible, est assurément une forte personnalité. Méthodique, travailleur, persévérant,

Avec son fils Yves qui le seconde dans son entreprise de peinture.

Face à face par le dessin, les deux Raymond : Mondon (député-maire de Metz) et Herlory.

Devant chez lui habite le député-maire M. Mondon avec lequel il n'est pas toujours d'accord.

LE HERLORY FOOTBALL CLUB

Réuni autour du Président Herlory, le Comité Directeur du F.C. Metz.

parfois même très amusant, il n'ignore pas que ses ennemis — dans le domaine du football surtout — ne se comptent plus. Mais c'est précisément cela qui le stimule. Car des responsabilités, il n'en a pas seulement le sens, mais aussi et surtout le goût.

Bref, ce M. Herlory que les Messins n'aiment guère, ce président « pas comme les autres » est même parvenu, malgré quelques côtés détestables, à forcer l'admiration de ses adversaires, de ceux même qu'il a pu rouler. Ce n'est pas peu dire...

Durant toute l'entrevue, M. Herlory, volontiers persécuté dès qu'il a des journalistes devant lui, s'efforcera avant tout de faire valoir sa cause, de bien laisser entendre, à travers l'histoire du FCM, que celui-ci lui doit tout, que personne et surtout pas la municipalité de Metz, ne lui a prêté le moindre concours.

De surcroît, il sera seul à parler. Lui qui aime à demander aux journalistes de s'adresser à ses joueurs et à ses collaborateurs pour mieux com-

Un reportage de VICTOR SINET
Photos d'AIMÉ D'ARTUS

Les deux présidents du F.C.M. : MM. Herlory (pour les pros, à gauche) et Broncard (pour les amateurs).

Raymond Herlory, « Monsieur Sans-le-Sou » ! Est-ce Harpagon ou Sully ?

LE FOOTBALL CLUB DE METZ

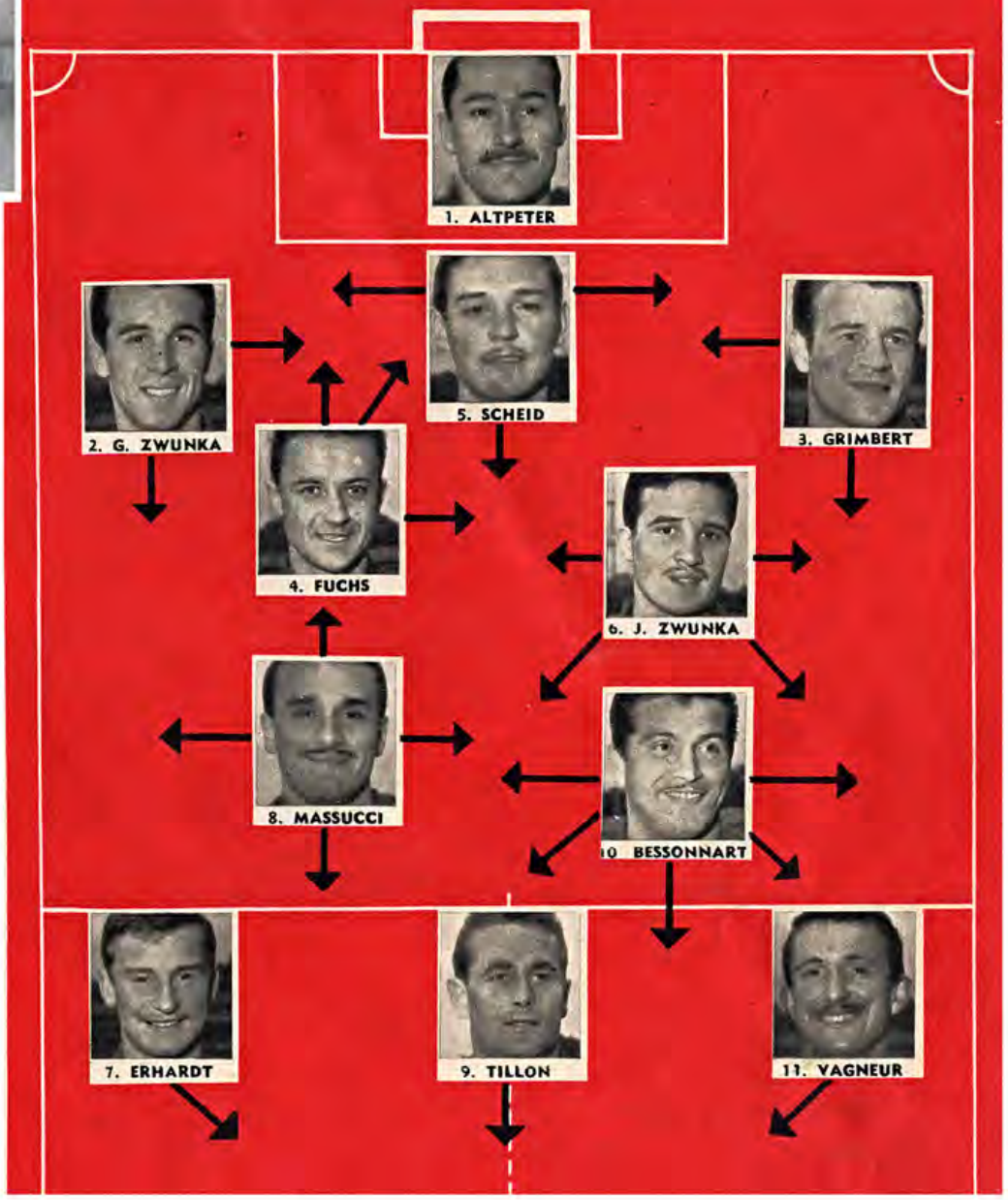
Au second rang : Jules NAGY (entraineur), BEBNOWSKI, G. ZWUNKA, ALTPETER, M. HEINRICH, HUSSON, FUCHS.

Au premier rang : GRIMBERT, ERHARDT, MASSUCCI, AKOUATE, BESSONNART, VAGNEUR.

PHOTO AIME DARTUS

F. C. METZ

MON EQUIPE AU TABLEAU NOIR PAR JULES NAGY



prendre que ceux-ci lui font pleine confiance (voyez ce qu'il va chercher), lui qui a horreur d'être considéré comme un dictateur, répond à la place de tous, Jules Nagy et M. Thil y compris. Il a même fait mieux : pour finir, en effet, ce fut lui qui nous interrogea :

« Au fait, dit-il d'une voix faussement mielleuse, connaîtriez-vous quelqu'un qui pourrait donner 50 millions au FC Metz ? » Et tout l'auditoire de rire, ravi. Alors, le « patron » de conclure : « Vous voyez bien que tout le monde est d'accord avec moi ! » Unique, on vous le dit...

La grande époque

L'histoire du FC Metz ? Il la connaît naturellement à fond.

« Regardez ces parquets bien cirés, commence-t-il. C'est la preuve d'une maison nette. »

A bout d'arguments, nous capitulons. Puisque le FCM se confond avec lui (il aura tout fait pour qu'on en soit conscient), acceptons-en tous les avantages comme les inconvénients et hasardons quelques questions.

● M. Herlory, en quelle année fut fondé le FC Metz ?

« En 1932, l'année où j'y adhérai en tant que trésorier. C'était aussi l'année où le professionalisme allait voir le jour et le FCM, issu d'une fusion Cercle Athlétique Messin-US Messine, y souscrivit aussitôt. Dès la fin de la saison cependant, le FCM était relégué en Division II et nous traversâmes de sérieuses difficultés financières (déjà !). C'est sur ces entrefaites, à la suite de la démission de M. Cocheteux, que je fus élu président du club. Nous étions alors en février 1934 : depuis six mois, le FCM n'avait pas gagné un seul match à l'extérieur. Dès le lendemain de ma nomination, cependant, nos joueurs gagnèrent à Villeurbanne et trois jours plus tard, à la porte Dorée, face aux Suisses de Paris ! Et le FCM fut rendu à la Division I.

Plus tard, ce fut la grande époque du FCM avec les Kappé, Zehren, Hibst, Fosset, Marchal, Rohrbacher, Muller et Ignace qui furent tous internationaux. En 1938, le FCM disputa contre Marseille une finale malheureuse qu'il ne perdit que sur un but extrêmement litigieux de l'OM. Toute la ville s'intéressait alors au club. Voyez plutôt ces documents accrochés aux murs : ils représentent l'accueil délirant que réservèrent les Messins à leurs joueurs au lendemain d'une finale pourtant perdue.

(Brusquement, M. Herlory s'agite, tressaille et rit ironiquement.)

A propos d'Ignace, ça m'en rappelle une bien bonne. Oui, je me souviens qu'Herlory-le-Chiche détint avant la guerre le record des transferts-achats, puisque le FCM s'attacha les services d'Ignace, alors Marseillais (c'était en 1936) pour la somme fabuleuse de 121.000 francs. Et

L'ETAT-MAJOR DU F.C.M.

Président : M. Raymond HERLORY, 62 ans, industriel en peintures.
Vice-Président : M. Justin BEYMER.
Trésorier : M. René KINNEL.
Secrétaire Général : M. René THIL.
Membres du Comité : MM. Léon KRAEMER, Raymond REITTER, Paul RETTIEN.
Président de la Section Amateur : M. Pierre BRONCARD.
Entraîneur : Jules NAGY.

Notre équipe joue selon les normes du 4-2-4 avec la consigne formelle de perdre un minimum de balles, de se montrer disciplinée — et jamais désordonnée — dans tous les compartiments du jeu. C'est en observant de telles méthodes que nous avons pu accéder en Division I.

- **ALTPETER, notre gardien, a accompli d'énormes progrès. Cet ex-réserviste de Forbach possède des réflexes extraordinaires, il sort avec à-propos, commande bien, et a pour charge de donner le ballon à ses partenaires dans les meilleures conditions possibles.**
- **GEORGES ZWUNKA et GRIMBERT, les deux arrières latéraux, sont jeunes, rapides, pleins de classe et d'ambition. Ils forment avec Scheid une défense de grand avenir. Quoi qu'il arrive, ils s'en tiennent à un marquage très strict, sans négliger pour autant d'alerter leurs coéquipiers.**
- **SCHEID, l'arrière central, est déjà l'un des meilleurs à ce poste en France. Ce garçon intelligent et cultivé (il a ses deux bacs) est véloce, clairvoyant, anticipe et se place à merveille. Il sait admirablement boucher les trous et prêter main-forte à ses camarades.**
- **Des deux demis latéraux, FUCHS, le vieux renard, est celui qui reste derrière pour seconder Scheid et faire une bonne utilisation de la balle. C'est un garçon sérieux, lucide et adroit. A gauche, JULES ZWUNKA serait plutôt celui qui s'intègre davantage à l'attaque : il a une bonne frappe de balle, distribue bien le jeu et se dépense sans compter.**

Notre attaque serait du style virevoltant, les deux ailes permutant ou se rabattant, et elle repose sur deux organisateurs :

- **BESSONNART, la plaque tournante de l'équipe, un artiste du football et le meilleur joueur que je connaisse en France. Diego l'individualiste est devenu un équipier parfait et s'il lui arrive encore de trop dribbler, cela libère ses camarades. Sa grande classe, son métier, son titre de capitaine enfin font qu'il inspire confiance à tous les autres.**
- **MASSUCCI, l'autre inter (droit), qui est un bel athlète à l'abattage extraordinaire. Une partie de notre système s'appuie sur lui et il se tire toujours à merveille de son rôle d'inter de soutien chargé de décrocher et de ramener toutes les balles.**
  Quant à nos trois avants de pointe, ils sont l'utile, le précieux complément de l'ensemble.
- **L'ailier droit EHRARDT, ex-international junior, est vif, adroit, et sa conduite de balle n'a d'égale que sa conception du jeu. Il déborde et dribble fort bien et crée à ses partenaires des occasions uniques. Quel dommage qu'il n'ait pas davantage de moyens physiques.**
- **L'avant-centre TILLON m'a étonné. Il n'a jamais aussi bien joué que depuis son arrivée à Metz. Il a retrouvé la foi, la détente et l'efficacité et c'est le type même de l'avant centre fait pour notre système.**
- **L'ailier gauche VAGNEUR, enfin, est rapide, volontaire, et possède un excellent tir des deux pieds. Il a d'ailleurs été, et de loin, le meilleur buteur de l'équipe.**

J'ajouterai que tous ces jeunes restent perfectibles. C'est pourquoi je crois que le F.C.M. peut regarder son avenir bien en face.

UN TANDEM INIMITABLE

Le Hongrois Jules Nagy (à gauche) et l'Uruguayen Santiago Bessonnart forment un duo inséparable.

Deux hommes qui connaissent la musique.

Sur le banc — pendant les levers de rideau — il se rejoignent. Car ils pensent le football de la même façon.

plus tard, ce fut encore moi, que l'on accuse aujourd'hui de vendre cher et d'acheter bon marché, qui traitai la venue à Metz du fameux Hollandais Bakhuys pour 60.000 francs.

Re-départ à zéro

● **Parlez-nous, si vous le voulez bien, du FCM d'après guerre.**

M. HERLORY. — De tous les départements français, la Moselle fut le plus odieusement spolié. Forts de leurs droits de naguère, les Allemands annexèrent et confisquèrent tout, y compris le FCM. Tous nos gens étaient déportés. Même en Alsace, on n'en arriva point à cela et un club comme le RC Strasbourg put, de ce fait, garder une âme. Tandis que le FCM était mort. Personnellement, j'avais déménagé, de crainte de revivre les jours d'épouvante de la précédente guerre que j'avais commencée — la Lorraine étant alors germanique — comme soldat allemand... porté déserteur — et que je terminai avec les troupes françaises.

Donc, à la Libération, tout était à refaire. Le FCM dut repartir à zéro. Je me rappelle que nous trouvant encore en pleine zone de guerre — on se battait à Forbach — nous nous réunissions dans la cave d'un café. Je venais à ces rendez-vous sur une bicyclette dont les boyaux étaient attachés par des ficelles aux jantes. Mais nous avions la foi, Kinnel peut vous le dire. Et finalement, on a remonté une équipe, trouvant une paire de chaussures ici, un maillot là, et parvenant à réunir onze gars, sans licence bien sûr, qui s'en allèrent gagner à Blenod. Dès lors, avec le concours bénévole de tous, mais sans aucune aide officielle, nous repartîmes, décidés à effacer l'empreinte allemande et à prospecter d'un commun accord avec notre entraîneur Fosset. C'est alors qu'eut lieu la première assemblée de la FFF et que le président Gambardella rendit hommage aux provinces retrouvées. J'en profitai pour demander un privilège et obtins que Metz et Strasbourg soient assurés, quoi qu'il arrive, de ne pas descendre en Division II. Mais à l'assemblée suivante, j'appris que Le Havre aussi (également très sinistré) requérait la même faveur. Mais il était trop tard et les Havrais ne durent qu'à mon désistement en leur faveur d'être exaucés. Mes adversaires messins faillirent me lyncher ce ne fut d'ailleurs que par miracle que le FCM ne fut pas relégué.

Plus tard, faute de moyens financiers, le FCM se retrouva en Division II (1950). Mais grâce à un recrutement de qualité, il remonta la saison suivante pour ne redescendre qu'en 1958 en vertu d'un plus mauvais goal average que Marseille. J'ajouterai, pour compléter l'histoire, qu'en 1959 et en 1960, notre club termina tout près de ceux qui l'empêchèrent de retrouver cette place au soleil qui lui est maintenant acquise.

Des transferts prolifiques

● **Vous reconnaissez que le FCM a toujours vécu par lui-même. Pourtant, vos recettes ne sont pas extraordinaires.**

M. HERLORY. — Elles ont quand même doublé par rapport au début de saison, du seul fait bien sûr que l'équipe était parmi les meilleures. Hélas ! notre stade de l'île Saint-Symphorien compte parmi les moins équipés de France au point de vue installations et tribune, cette dernière datant de 35 ans, c'est-à-dire de l'époque où le stade n'était pas municipal. Il paraît cependant qu'un projet a été voté et que la ville va entreprendre des travaux. Il n'était que temps.

Pour en revenir aux revenus qui ont assuré la saine gestion du club, je dirai qu'ils proviennent de notre adroite politique de recrutement. Les Baillot, Cisowski, Remetter, Hnatow, Sbroglia et Hess ont été autant de bonnes opérations qui ont permis au FCM de survivre et de poursuivre sa carrière.

● **On vous accuse pourtant de ne pas avoir toujours été tendre avec certains de vos joueurs et d'avoir aussi limogé un nombre respectable d'entraîneurs.**

M. HERLORY. — Je l'ai dit, au FCM, il n'y a que des gens d'honneur qui tiennent toujours leurs engagements. Nous demandons aux joueurs de respecter les leurs. Or il y a eu des garçons comme Gorczewski et Adamczyk qui ont eu des exigences déraisonnées. Ils sont repartis à la mine. Mais la suite n'a trompé personne. Du jour

UNE VIEILLE HISTOIRE

La plus glorieuse équipe du F.C. Metz, celle de 1938, qui joua et perdit de justesse la finale de la Coupe contre Marseille. Au premier rang : Lauer, Rohrbacher, Hibst, Ignace et Hess. Au second rang : Frey (remplaçant), Zehren, Kappé, Marchal, Fosset, Nock et Muller.

(Photo Bienvenue.)

Les gosses des écoles sont des admirateurs fanatiques.

où ils ont trouvé des dirigeants assez bêtes pour leur faire des concessions, ils sont revenus au football. C'est comme Alfred Sbroglia. Il a voulu jouer au malin. Son contrat est suspendu. Car, voyez-vous, à Metz, nous désirons gérer en pères de famille, en toute justice et équité. Demandez donc aux joueurs : ils roulent tous voiture !

Quant à la valse des entraîneurs messins dont on n'a que trop parlé, laissez-moi vous mettre les choses au point : nous sommes au contraire de ceux qui en avons changé le moins. Des hommes comme Koranyi et Tomazover n'avaient été pris qu'à titre d'essai, Lacoste est resté seulement un an parce qu'il a ensuite trouvé un contrat plus favorable à Audun-le-Tiche. En revanche. Fabre a « duré » trois ans. Rummelhardt aussi. Et Nagy n'en est pas loin. »

Le Hongrois chauve

Jules Nagy, ce pittoresque Hongrois au crâne dégarni et au caractère d'acier, approuve. Pour la première fois de sa vie, au hasard de pérégrinations qui l'ont conduit de Metz précisément (où il abandonna discrètement ses coéquipiers de Vasas en 1947) aux quatre coins d'Italie (Fiorentina) et de France (on l'a même vu au CAP), Jules a trouvé, de son propre aveu, un grand dirigeant :

« Celui-là, dit-il de son inimitable accent, grand bonhomme. Moi aimer discuter lui. »

En signant récemment le contrat qui le lie pour un an encore au FCM, l'entraîneur s'est souvenu qu'il y a deux années, il avait soutenu toute une nuit durant le siège de M. Herlory. Avant de s'incliner.

En vérité, si Nagy n'y a pas perdu. M. Herlory, selon sa bonne habitude, y a sûrement gagné. La preuve, le FCM est revenu au premier plan.

● **Comment expliquez-vous, Jules Nagy, cette réussite assez inattendue dans le fond, de votre équipe ?**

Jules NAGY. — Quand je suis arrivé ou plutôt revenu à Metz, j'avais 20 ans d'expérience derrière moi et toute la confiance de M. Herlory. J'avoue qu'alors, tout n'était pas pour le mieux au FCM : il y avait des anciens désabusés et peu d'ambition. Je décidai de faire confiance aux jeunes et payai en même temps de ma personne sur le terrain. Les résultats ne se sont pas fait attendre. A part Fuchs, qui est depuis 21 ans au club, il y avait des gars qui venaient tout droit de la Promotion d'Honneur. Cela ne nous a pas empêchés de manquer d'un rien l'accession en fin de saison dernière.

Cette année, ça ne pouvait tourner que mieux. Nos jeunes sont sérieux, appliqués, volontaires, et des garçons comme Vagneur, Grimbert, Altpeter et naturellement Ehrardt se sont épanouis. Et puis, il y a eu Diego, ce footballeur d'exception que je me sentais capable de lancer vers le sommet malgré la mauvaise réputation qui l'accompagnait. M. Herlory a bondi quand je lui conseillai de prendre Diego.

Aujourd'hui, tout le monde s'en félicite, moi le premier... »

« Maman Weintz » (ici avec Erhardt à gauche et Vagneur) tient un petit restaurant près du stade. Elle a vu défiler depuis soixante ans tous les footballeurs du F.C. Metz.

Le stade Saint-Symphorien : un monument historique qui a besoin d'être entièrement modernisé.

MADE IN LORRAINE

Roland Massucci (ici avec sa jeune femme Stéphanie) a été la grande révélation de la saison. Il vient de Villerupt.

Roland Erhardt (ici en compagnie de sa jolie fiancée) est l'enfant chéri du public et le grand espoir du club.

Les deux frères Zwunka, Jules (à gauche) et Georges, sont de la proche banlieue de Metz.

Jean-Louis Heinrich (à gauche, près des deux Lorrains Husson et Altpeter) travaille chez son père, boucher à Ars-sur-Moselle.

René Fuchs est agent Shell près du stade. Il est le doyen du F.C.M. où il débuta comme minime.

Jean-Marie Vagneur, le seul vrai Messin de l'équipe, est représentant chez Peugeot. Ici il tente de convaincre M. Gilbert Epstein, vice-président du club des supporters.

UN GRAND SYMBOLE

Grand résistant, président d'un club particulièrement frappé par la guerre, M. Herlory eut l'heureuse inspiration, dès que fut reformée son équipe, d'épingler au maillot grenat l'écusson de la croix de Lorraine.

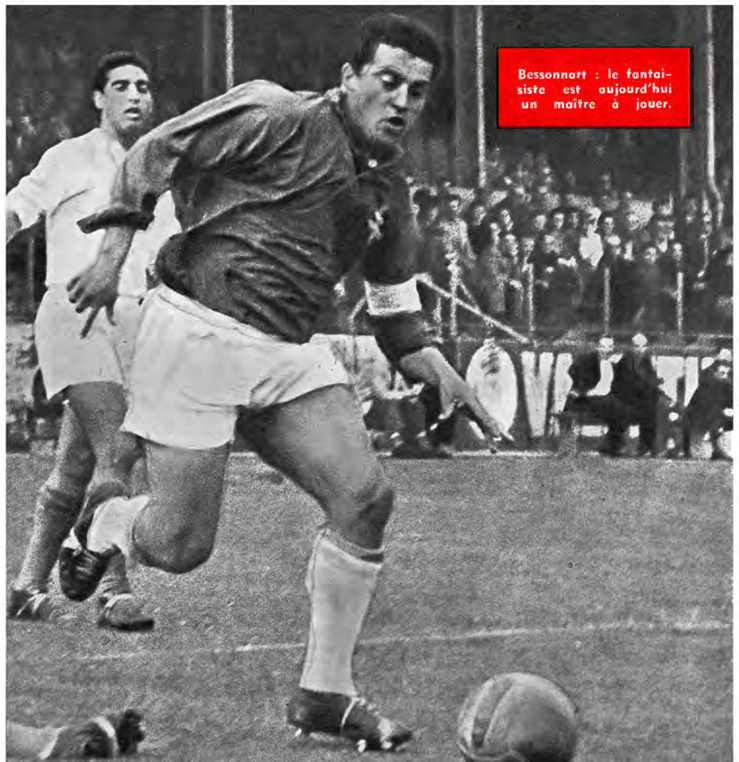
Pour le FCM, cet écusson n'est pas seulement un grand symbole, mais aussi le signe de la prospérité et du mérite de cette province de Lorraine dont les armoiries sont précisément représentées par cette croix.

Et il est bien vrai que le FCM est très représentatif de cette grande région puisque la plupart des joueurs du FCM sont originaires du pays.

La classe de Bessonnart

Diego, c'est tout bonnement Santiago Bessonnart, le troisième personnage principal de cette pièce très réussie, ou si vous préférez, du nouvel édifice messin. A Troyes, à Bordeaux, à Alès, à Béziers enfin, Bessonnart débarqué de son Uruguay natal en 1954, passait pour un footballeur infiniment doué, mais tout aussi fantasque et indiscipliné. Certaines histoires ou aventures du brun Sud-Américain sont demeurées célèbres. Car « Diego » (c'est ainsi qu'on l'a surnommé), s'il a pu avoir d'énormes défauts, n'en a pas moins toujours été intelligent.

Bessonnart, qui avait connu Nagy à la lumière de l'échange qui les concernait entre Béziers et Alès, était venu à Metz en toute décontraction. Mais Nagy sut lui faire entendre raison et en quinze jours, l'Uruguayen perdit ses six kilos d'excédent. A 28 ans, il est devenu un footballeur certes, toujours un peu individualiste, mais aussi un organisateur. Et l'homme que M. Herlory hésita à prendre pour 12.000 NF en vaut peut-être aujourd'hui 200.000. Sacré et heureux M. Herlory !



Bessonnart : le fantaisiste est aujourd'hui un maître à jouer.

● **Que pensez-vous, Bessonnart, du FC Metz et plus particulièrement de votre réus-**

● **Que pensez-vous, Bessonnart, du FC Metz et plus particulièrement de votre réussite nouvelle ?**

BESSONNART. — Des cinq équipes que j'ai connues en France, c'est de très loin à Metz qu'il y règne la meilleure ambiance. J'ai trouvé ici des garçons jeunes que j'aime à conseiller, M. Herlory est un grand président qui aime l'argent encore plus que moi et Jules (Nagy) m'a aidé énormément. J'avoue lui devoir beaucoup.

En vérité, ma réputation avait tenu à mon caractère assez irascible et à une certaine inexpérience de la vie. Elle tenait aussi au fait que je ne comprenais pas toujours ce que l'on me disait ou me reprochait et je m'emballais vite.

La réussite du FCM découle, je le répète, du climat de parfaite harmonie qui règne entre les joueurs. J'ajouterai que la blessure de Fuchs, que j'estime beaucoup, m'a fait vraiment du bien. Lui absent, j'ai d'abord pris puis gardé le capitanat de l'équipe. Ça m'a donné un tout autre état d'esprit et je me suis senti responsable auprès de mes coéquipiers.

Pour vous reparler de M. Herlory, je tiens quand même à préciser qu'à force de paris anodins ici et là, j'ai fini par lui « piquer » dans l'année 65.000 anciens francs. Ne croyez-vous pas que c'est peut-être là mon plus grand exploit ?

Un avenir délicat

On le voit, le climat est bon et l'on finit par se demander si ce n'est pas M. Herlory qui est dans la vérité. Mais il y a l'avenir et alors là, l'affaire s'annonce plus délicate. Tout Metz d'ailleurs a les yeux fixés sur M. Herlory. L'intéressé, lui, pose les siens ailleurs, comme on va le voir.

● **Comment envisagez-vous l'avenir du FCM en Division I ?**

M. HERLORY (précis). — Tout en gardant notre effectif actuel, Bessonnart y compris, je l'espère, il nous faut du renfort, c'est-à-dire deux joueurs d'une classe supérieure à celle des nôtres.

Pour cela, il me faut 500.000 NF. Inutile de vous dire que le FCM ne dispose pas d'une telle somme. Or un club étant public et son évolution pouvant amener du monde au stade, faire également du bien au commerce local, j'estime qu'il appartient à la ville de se décider. J'irai donc voir M. Mondon, maire de Metz, pour lui exposer notre problème. Si on ne nous comprend pas, eh bien, nous ne démissionnerons pas pour autant (personne d'ailleurs ne voudait me remplacer) et on se débrouillera avec les moyens du bord tout en espérant bien sûr qu'en cas d'échec, le public saura trouver d'autres responsables que nous. Voyez-vous, à l'impossible nul n'est tenu. Le FCM a une douzaine d'équipes amateurs à sa charge, il compte apprendre la saison prochaine le métier d'entraîneur à ses joueurs, il est également conscient de son retour parmi l'élite du football français. Mais nous ne pouvons donner que ce que nous avons, puisque aussi bien Metz est le plus déshérité des clubs français dans le domaine des concours municipaux. Qu'on se dise bien en tout cas que le FCM ne devra jamais rien à personne et qu'il sera toujours une grande organisation.

Dans les vastes salons du siège de la rue Harelle, truffés de sonnettes secrètes (souvenir du séjour de la Gestapo), ornés de tableaux, de trophées et de coupes, le président s'est brusquement levé. On l'attend au bout du fil. Ses collaborateurs se manifestent enfin : « Ça, c'est un président, dit l'un. Il est tellement épris de son sujet qu'il répond même à la place des autres. »

M. Thil, la cheville ouvrière du club — il est le bras gauche (administratif) de M. Herlory, le bras droit (technique) étant Nagy — le secrétaire général, donc, reste admiratif :

« Tous ici, nous serions partis si M. Herlory n'avait été un grand président, assure-t-il. Depuis seize ans que je travaille au FCM, je n'ai eu qu'à me louer. Car en fait, le FCM, c'est d'abord M. Herlory. Grâce à lui, rien au FCM n'est laissé au hasard. »

L'EFFECTIF DU F.C. METZ

GARDIENS

ALTPETER Jean. Né le 14-1-35 à L'Hôpital. 1 m. 75, 85 kg. HEINRICH Jean-Louis. Né le 22-5-43 à Ars-sur-Moselle. 1 m. 69, 69 kg.

ARRIERES

ZWUNKA Georges. Né le 5-3-37 à Ban-Saint-Martin. 1 m. 65, 65 kg. SCHEID Jean-Paul. Né le 8-2-40 à Fameck. 1 m. 68, 65 kg. GRIMBERT René. Né le 1-1-39 à Bailleu-les-Pernes. 1 m. 65, 65 kg. HEINRICH Michel. Né le 1-2-40 à Ars-sur-Moselle. 1 m. 74, 72 kg.

DEMIS

HUSSON Marcel. Né le 23-1-37 à Borny. 1 m. 65, 65 kg. FUCHS René. Né le 31-10-28 à Longeville-les-Metz. 1 m. 75. 70 kg. ZWUNKA Jules. Né le 17-8-41 à Ban-Saint-Martin. 1 m. 68, 67 kg. ZENIER Serge. Né le 30-7-33 à Jarny. 1 m. 68 68 kg. KOUADJIO Augustin. Né en 1939 à Anyama-Christianski. 1 m. 70, 68 kg. PRYSLAK Basile. Né le 21-1-35 à Bouligny. 1 m. 68, 68 kg.

AVANTS

ERHARDT Roland. Né le 22-2-41 à Haute-Yutz. 1 m. 70, 70 kg. MASSUCCI Roland. Né le 31-8-37 à Villerupt. 1 m. 75, 75 kg. TILLON Pierre. Né le 23-4-31 à Erquy. 1 m. 78, 70 kg. BESSONNART Santiago. Né le 3-5-33 à Montevideo. Uruguayen. 1 m. 72, 74 kg. BEBNOVSKI Alphonse. Né le 10-7-37 à Entrange. 1 m. 67, 68 kg. VAGNEUR Jean-Marie. Né le 25-7-35 à Metz. 1 m. 69, 68 kg. AKOUATE Benjamin. Né le 23-88-35 à Bingerville. 1 m. 75, 76 kg. DIAGOU Joachim. Né le 20-7-42 à Abidjan. 1 m. 70, 68 kg.

LA COURSE AU TITRE RACONTÉE

MONACO-NIMES (3-0). Premier match de la saison au stade Louis-II. Garofalo, Rahis, Bourdoncle et Biancheri quittent le terrain.

REIMS-MONACO (3-0). Piantoni (à gauche devant Thomas) fait un malheur.

MONACO-R.C. PARIS (3-0). Ce jour-là Cossou (qui saute au-dessus de Bodin) marqua deux buts.

ROUBAIX-MONACO (2-1). Ce dimanche-là, à Dijon, Ruben Bravo (à droite devant Théo) et les Roubaisiens nous donnèrent une leçon salutaire en nous éliminant de la Coupe de France.

MONACO CHAMPION 1961 : MERCI AU RACING... ET A ROUBAIX !

ON a tout dit sur Monaco ou... presque, tant il est vrai qu'il n'y a rien de tel que la réussite pour se faire bien connaître.

Mais il nous a plu de demander au champion de France qu'il nous fasse en quelque sorte le récit de « sa course ». C'est volontairement que nous avons écrit champion de France au singulier, car une équipe c'est une entité dont tous les membres doivent penser selon les mêmes normes, s'appuyer sur des critères identiques. C'est cela la cohésion d'une équipe. Faute de l'avoir trouvée, le R.C. Paris, par exemple, court toujours après ce second titre.

Cette course vue de l'intérieur n'est pas un récit d'imagination ou une quelconque extrapolation à partir du résultat. Au contraire, les deux hommes qui ont uni leur pensée et conjugué leurs efforts pour nous retracer cette saison sont très opposés par leur lieu de naissance, mais ils occupent tous deux le poste de demi, celui où l'on voit le jeu à la fois derrière et devant.

Henri Biancheri est Marseillais, mais Michel Hidalgo, bien que Normand, n'en est pas moins volubile.

Ce sont eux qui parlent, sinon, bien sûr par la même bouche, du moins en fonction d'une même pensée.

ROBERT VERGNE.

Un curieux départ

« Pour nous, le championnat peut se résumer en cinq grandes étapes avec quatre tournants très importants, sinon décisifs.

D'abord le départ en flèche suivi d'une subite chute de régime. Curieux contraste en effet entre nos sept victoires initiales suivies de trois défaites consécutives. A l'euphorie du début succéda alors le doute, car il est assez rare qu'une équipe destinée à jouer les premiers rôles se comporte de la sorte. Généralement elle concède un match nul, voire une défaite, se reprend, piétine encore, et repart.

Pour nous ce fut très différent et alors que tout allait bien, on encaissa un 3-0 sans appel à Toulouse, et chose plus grave, on subit une véritable humiliation sur notre terrain de la part du Stade Français. A tel point que nous nous sommes toujours demandé au cours de la saison ce qui avait bien pu arriver aux Stadistes, car non seulement ils furent les seuls à nous prendre trois points, mais encore nous ont-ils laissé la meilleure impression, bien supérieure à celle du R.C. Paris, par exemple.

Mais revenons à notre « course ». **Le premier grand tournant se situa à Troyes après nos trois défaites successives. Avant le match, notre président M. Romagnan nous plaça devant nos responsabilités comme s'il se fût agi d'un match capital. En fait il l'était réellement pour notre avenir. Et c'est difficilement que nous avons gagné par un but à zéro.**

A partir de cette victoire en Champagne, rien d'extraordinaire ne se produisit ni dans un sens ni dans l'autre. Lorsqu'on perdait, le Racing était accroché également. Tandis qu'on sentait que Reims était décroché. Quant à nous, à défaut d'être irrésistible, on était suffisamment armé pour ne pas subir deux défaites consécutives.

C'est ce qu'on pourrait appeler l'étape de transition.

Le hasard du calendrier

La troisième période est extrêmement curieuse en ce sens que nous avons eu la chance de disputer cinq matches consécutivement sur notre terrain. Nous disons bien la chance car, à ce moment, l'équipe était en très petite forme. C'était le creux de la vague pour nous, comme cela arrive à toutes les équipes. C'est à l'arraché que nous avons battu des équipes assez mal classées mais ces cinq victoires nous permettaient d'améliorer considérablement notre position au classement avant de retrouver le second souffle.

Il faillit d'ailleurs nous être coupé, ce souffle, en Coupe de France, lorsque nous fûmes éliminés à Dijon par Roubaix.

Certes, un manque flagrant de réussite avait contrarié nos projets au cours de la première mi-temps. Mais notre défaite était quand même dans son ensemble sans excuses.

Eh bien ! cette élimination a sans doute été des plus bénéfiques pour notre fin de championnat. Ne croyez surtout pas que l'on dédaignait la Coupe de France qui nous avait apporté tant de joie l'année dernière. Mais c'est précisément parce que nous venions de remporter ce trophée que notre appétit de victoire était moins aiguisé. La concentration et la préparation s'en ressentirent.

Nous n'avions plus qu'un seul lièvre à courir, mais celui-là, nous étions bien décidés à ne pas le lâcher.

Grâce au Racing

Un autre match de Coupe fut également extrêmement instructif pour nous : il s'agissait cette fois de la Coupe Drago qui nous opposait, sur notre terrain, au R.C. Paris. Ce n'est pas tellement le fait d'avoir triomphé du Racing qui importa, mais la manière avec laquelle nous avions remporté cette victoire : jamais en effet nous n'avions mieux joué ; et précisément en face de nos plus grands rivaux pour la conquête du titre de champion de France. **Ce soir-là nous avons tous considéré cette belle victoire comme le signe avant-coureur d'une complète réussite en championnat.**

C'est pourquoi notre défaite subie devant ce même R.C. Paris au Parc des Princes, nous affecta beaucoup moins qu'on a bien voulu le dire. En effet, les spectateurs objectifs ont reconnu que les conditions ayant présidé à ce match nous avaient été par trop défavorables. Après tout, le Racing nous avait beaucoup moins dominés malgré le formidable appui de son public, que nous l'avions fait à Monaco. Et puis, nous n'avions qu'un point de retard mais un goal average supérieur et deux matches à disputer au stade Louis-II, alors que le Racing ne recevait plus qu'une fois. Sincèrement, nous avions tous confiance, même si la nervosité faillit faire échouer notre entreprise lors du dernier match contre Valenciennes où nous aurions pu très bien faire.

Pour terminer, nous voudrions faire une remarque, elle concerne notre entraîneur. Nous croyons que sa très forte personnalité a permis à chacun de s'épanouir au sein de la collectivité.

M. Leduc nous a remerciés pour notre titre. En fait, c'est à nous de lui dire un grand merci.

STADE-MONACO (1-1). Kaelbel (ici à gauche) en conserve un mauvais souvenir.

MONACO-REIMS (2-0). Raymond Kopa (à gauche devant Biancheri) et Reims durent abdiquer.

NICE-MONACO (6-0). Que se passa-t-il ce jour-là pour que nous concédions six buts ? De g. à dr. : Novak, Djibrill et Serra.

MONACO-R.C. PARIS (5-3). Serge Roy (devant Marche) et l'A.S.M. comprirent ce soir-là qu'ils seraient champions, après avoir éliminé le Racing de la Coupe Drago.

R.C. PARIS-MONACO (3-0). Un combat farouche, une bataille que Monaco perdit, sans pour autant perdre la guerre. Grillet (à g.) et Roy.

MONACO-VALENCIENNES (1-0). Ce tir sur coup franc de Carlier donna enfin le titre après lequel Monaco courait depuis neuf mois.

LES GRANDS VAINQUEURS DE LA SAISON 60-61

COUPE DE FRANCE — SEDAN

Au premier rang :
Salem, Salaber, Polak, Hatchi, Bernard.
Au second rang :
Mouchel, Brény, Noah, Fulgenzy,
Lemasson, Maryan, Louis Dugauguez.

COUPE D'EUROPE — BENFICA

Au premier rang :
Augusto, Cavem, Angelo, Germano.
Au second rang :
Costa Pereira, Santana, Joao, Aguas,
Coluna, Neto, Cruz.

CHAMPIONNAT DE FRANCE ET COUPE DRAGO

MONACO

Au premier rang : Djibrill, Cossou, Hess, Roy, Hidalgo, Théo, Carlier. Au second rang : Bessero (soigneur), Kaelbel, Novak, Hernandez, Casolari, Biancheri, Garofalo, Thomas, Ludo, Lucien Leduc (entraineur).

RAYMOND KAELBEL

capitaine de
l'A.S. MONACO

CHAMPION DE FRANCE 1961

Photo ANDRE LECOQ.

MONACO
Un solide Champion

Pour acquérir le titre 61, l'**A.S. MONACO** dut lutter contre le Racing jusque sur le fil. Sa victoire finale est celle d'un club solide. Sa solidité est constituée par le nombre de bons joueurs pros et amateurs que ce club renferme en son sein — l'équipe amateur n'a-t-elle pas fait une carrière admirable en C.F.A. ? — et par la valeur athlétique de son onze fanion, valeur athlétique qui permit à l'**A.S.M.** d'accomplir une dure saison avec un minimum de joueurs blessés.

LA COUPE D'EUROPE ATTEND MAINTENANT MONACO

SOCHAUX *un grand nom qui a repris sa place*

SOCHAUX ne sera pas resté plus d'une saison en Division II. Son nom demeure trop grand pour qu'on le rencontre hors de l'élite. Le club franc-comtois a donc repris sa place en Division I après une saison brillante sans doute, mais aussi une lutte ardente menée contre Montpellier, Metz et tous les clubs aspirant — comme lui — au retour en Division I.

Si **MONACO** a pu lutter aussi vaillamment pour le titre, si **SOCHAUX** n'a pas faibli dans le combat qui devait le replacer en Division I, c'est que, après chaque match, chaque entraînement, comme dans la vie courante, leurs joueurs consomment régulièrement l'eau **VICHY-ETAT.**

En effet, les composants naturels des Eaux de **VICHY** permettent aux sportifs une récupération rapide, car elles éliminent les toxines de la fatigue, rétablissent l'équilibre minéral de l'organisme et protègent foie et reins. **Pas d'alimentation rationnelle sans VICHY-ETAT.**

UN DOCUMENT Football MAGAZINE

LA PETITE HISTOIRE DE 22 CHAMPIONS DE FRANCE

PAR CEUX QUI L'ONT VÉCUE

LE premier champion de France pro fut l'Olympique Lillois, en 1933. Le dernier en date s'appelle l'A.S. Monaco.

En 28 ans, 23 clubs ont donc remporté le titre. « **Football Magazine** » a déjà présenté Monaco vu par Hidalgo et Biancheri.

Voici maintenant une étude qui n'a jamais été faite et qui constitue un document exclusif : la petite histoire de 22 champions de France par ceux qui l'ont écrite. Chaque champion vous est présenté ici par l'un des joueurs de l'équipe couronnée. On y retrouvera par l'anecdote ou par le chiffre toute l'histoire du football professionnel.

VANDOOREN

LILLE 1933

Le triomphe de la volonté

1932-1933 marqua le début du professionalisme en France. les équipes étaient réparties en deux groupes. L'Olympique Lillois, qui avait terminé premier de la poule A, rencontra pour la finale intergroupes Cannes second du groupe B, Antibes ayant été déclassé.

La finale eut lieu à Colombes ; nous avons gagné par 4-3, grâce à Winckelmans qui marqua le but vainqueur à quelques minutes de la fin.

Au cours de cette finale, l'avant centre Bardot harcelait sans cesse notre gardien Defossé. A un moment donné, Bobby lâcha la balle, la posa à terre devant le but et se lança à la poursuite de Bardot qui venait de le charger rudement. Il eût alors suffi qu'un Cannois envoie la balle au fond des filets pour que nous perdions ce match. Heureusement, aucun d'eux n'y a pensé.

La défense de l'O.L. était sensationnelle grâce à un formidable « demi centre », Mac Gowan, qui portait volontiers le chapeau melon — pas sur le terrain — s'installait avec délices à une terrasse et empilait devant lui les soucoupes à une allure effrayante. Mais en jeu, quel formidable défenseur !

L'attaque était fine par Varga, vigoureuse par Barrett et Lutterlock, pleine de technique par Winckelmans et opportuniste par Decottignies.

La technique d'ensemble de l'O.L. était moins riche que celle de Monaco 61, mais sa masse était plus forte. De plus, nous jouions avec une joie et un enthousiasme que ne connaissent pas les professionnels d'aujourd'hui.

GABRILLARGUES

SÈTE 1934

La victoire de la simplicité

Le F.C. Sète apprit qu'il était champion de France 1933-1934 alors qu'il se trouvait à Casablanca. Il avait terminé la Coupe et le Championnat et entreprenait une tournée en Afrique du Nord. L'O.M., battu en finale de Coupe, avait un point de retard sur Sète et un match à jouer sur son terrain contre l'Excelsior.

« Monsieur Hiltl » retira tout espoir aux Marseillais et donna le titre aux Sétois en battant l'O.M. pour ce dernier match.

En quart de finale de Coupe, contre Sochaux, au Parc, notre ailier droit Miquel, qui pesait 55 kilos tout mouillé, fut proprement envoyé dans les décors par Etienne Mattler qui avait la charge de le surveiller. Miquel décolla du sol et fit un vol plané d'au moins sept à huit mètres. A son retour à Sète. Miquel raconta à tout le monde « comment il avait fait faire la culbute à Mattler, le terrible arrière tricolore ».

L'optique dont avait usé Miquel en l'occurrence était en général celle de l'équipe sétoise qui évoluait dans un climat psychologique extraordinaire grâce à son grand président Georges Bayrou.

Sète, à l'époque, jouait un football simple : en défense chaque partenaire était sûr d'être couvert ; en attaque, développement large par les ailes avc — si possible — aboutissement au but.

Seule différence entre Monaco et Sète, cette dernière équipe jouait avec beaucoup plus d'interceptions.

LILLE 1933

Au premier rang : Decottignies, Lutterlock, Barrett, Varga, Winckelmans. Au second rang : Défossé, Meuris, Jules Vandooren, Beaucourt, Mc Gowan, Théry.

COURTOIS

SOCHAUX 1935

L'équipe la plus complète

Avec Sochaux, j'ai gagné le Championnat 1938. Mais c'est la saison 1934-35, également victorieuse, dont je me souviens le plus volontiers. Pour nous, cette saison a pris l'aspect d'un duel avec Strasbourg, duel que nous avons finalement remporté avec un point d'avance. Cette lutte fut absolument épique. Ce fut un suspense comme celui auquel nous ont soumis le Racing et Monaco. Un des tournants fut notre victoire sur le terrain de Strasbourg, au match aller.

Ce n'est qu'au terme du dernier match contre l'Olympique de Marseille (4-0) que nous avons été sacrés champion.

Pour moi, le match contre Strasbourg constituera un des moments les plus angoissants de la saison. Nous avons éprouvé les pires difficultés ; et lorsque Abeggien a marqué en deuxième mi-temps le but décisif, ce fut une véritable explosion dans notre camp : nous nous sommes embrassés comme de vrais fous.

Les points forts de l'équipe de Sochaux, à l'époque ? Nous étions forts dans toutes les lignes. L'attaque avait marqué 94 buts et notre défense n'avait concédé que 36 buts.

Abeggien avait marqué trente buts à lui seul et moi vingt-neuf. Il est difficile d'établir une comparaison entre le Sochaux de l'époque et Monaco. Mais notre manière s'apparentait plus à celle du Racing qu'à celle de Monaco. Nous étions surtout des stylistes.

DELFOUR

R. C. PARIS 1936

Vive le WM !

Le R.C. Paris a réussi le doublé Coupe-Championnat en 1936 avec une maîtrise rarement rencontrée.

Il n'a pourtant enlevé le titre qu'une journée avant la fin grâce à un match nul à Sochaux (2-2) après avoir mené 1-0 à la marque ! Je dois avouer que j'ai tremblé pendant une bonne heure.

Cette saison-là le R.C. Paris a gagné 20 matches sur 30 avec une équipe de vedettes mais dans une joyeuse ambiance. Bien sûr, l'entraîneur anglais Kimpton n'était pas un petit plaisantin. Son humour typique nous a fait, malgré tout, passer de très bons moments. Il a su vexer l'incomparable Rudi Hiden et donner souvent le beau rôle à Francis Roux.

Le R.C. Paris a dominé le lot parce qu'il a été le premier à appliquer parfaitement le WM. Son organisation collective lui a permis de faire la loi. Avec un but d'avance, il ne pouvait plus perdre ; avec deux, il était sûr de la victoire.

Il m'est difficile de comparer la dernière équipe du R.C. Paris, championne de France, à Monaco. Le football a subi une trop grande évolution ! Mais je crois tout de même que le R.C. Paris de 36 avait plus de panache avec des hommes de la classe de Hiden, Jordan, Kennedy et Veinante.

ZATELLI

MARSEILLE 1937

Une formule : droit au but

La lutte fut sévère et indécise entre l'O.M. et Sochaux. La dernière journée du championnat opposa les deux rivaux, à Marseille. Sochaux gagna, ce qui lui permit de totaliser le même nombre de points (38) que l'O.M. Mais les Marseillais remportaient le titre grâce à leur meilleur goal average.

Contre toute attente, nous avions battu Sochaux chez lui, à l'aller. Et, ce qui plus est, par 3 à 0 alors que l'unanimité des pronostics était en faveur de Sochaux. Le gardien était Di Lorto, un Marseillais (ou presque)) que nous connaissions bien. Nous savions que ses dégagements constituaient son point faible. Aussi, dès le début, Aznar et moi nous embusquions-nous très près de sa zone des 18 mètres chaque fois qu'il s'apprêtait à dégager, prêts à saisir l'occasion du moindre loupé. A un moment, je lui dis : « Vé, Laurent, tu vas bientôt te décider à en foirer un ? » Là-dessus, effectivement, Di Lorto rata son coup de pied et malgré Mattler qui me surveillait de près, je reprenais la balle de volée et la logeais dans les filets.

A l'avant-dernière journée, je me trouvais à égalité, au classement des buteurs, avec Rohr : 24 buts chacun. Ce jour-là, tout le monde joua pour moi si bien que je marquais quatre buts. Je croyais avoir décroché la timbale. Mais, dans le même temps, Rohr n'en avait pas marqué moins de six. Rohr fut sacré meilleur buteur avec 30 buts et moi second avec 28.

Assise sur une défense solide (Vasconcellos, Ben Bouali, Bruhin, Bastien, Gonzales), notre équipe valait par le réalisme de son attaque et par ses « canonniers » Kohut, Aznar et moi-même. Nous effectuions le moins de relais possible.

La comparaison avec les meilleures équipes actuelles est difficile sinon impossible, tant l'évolution du football a été grande depuis 24 ans. Toutefois, je crois que :

1) la qualité technique intrinsèque des joueurs était meilleure qu'actuellement ;

2) du point de vue physique, l'engagement était nettement moins bon ;

3) du point de vue tactique, le football 1961 est beaucoup plus évolué.

MATTLER

SOCHAUX 1938

Un panache légendaire

Avant de terminer devant Marseille, en 1937-38, avec une marge de deux points, nous avons dû cravacher durant toute la saison. Les Marseillais nous talonnaient. C'était la rivalité entre les deux clubs, car, la saison précédente, les Méridionaux nous avaient coiffés sur le poteau, grâce à un meilleur goal average. Nous étions depuis plusieurs années l'équipe cible, l'équipe à battre à tout prix, comme Reims maintenant. Et, le plus souvent, il nous fallait disputer de véritables matches de Coupe.

En 1938, nous étions allés en Belgique afin de jouer un match amical, à l'occasion du Cinquantenaire de Mons. C'était l'époque du « coup de Munich » ! Partis en avion aussitôt après un match à Sochaux, nous avons constaté en Belgique, au moment du banquet qui suivait le match, que les gendarmes venaient chercher les joueurs contre lesquels nous avions joué. Les joueurs étaient rappelés sous les drapeaux. En rentrant à Belfort ma feuille de route m'attendait depuis deux jours pour la même raison. J'étais rappelé pour dix jours. Tout de suite j'ai rejoint Mulhouse où, comme maréchal des logis, je gardais la gare de Mulhouse avec vingt gars !

Sur le plan des individualités, les copains étaient des lutteurs et de remarquables techniciens. Di Lorto, qui n'encaissa que vingt-six buts en trente matches (un record) ; Szabo, un demi centre solide, et Roger Courtois, un avant centre inégalable, capable de « fusiller » des deux pieds.. L'efficacité c'était aussi la qualité majeure des autres joueurs de cette équipe : Cazenave, Hug, Lehmann, Curt Keller, Faczinek, Duhart et Korb.

Une colonne vertébrale solide (Di Lorto, Szabo, Courtois), des ailiers qui filaient, un verrou suisse costaud ; et ça jouait terriblement, avec un moral du tonnerre et une discipline constante et consentie.

Par le style et la technique, notre équipe championne 1937-38 pourrait soutenir la comparaison avec Reims. Son panache reste légendaire, comme sa vivacité et son moral. C'était un amalgame réussi de techniciens « à la rémoise » et de baroudeurs de Coupe « à la sedanaise ».

SÈTE 1934

Au premier rang : Gasco, Miquel, Beck, Cabannes, Dougall, Benouna. Au second rang : Clairon, Edwards, Llense, Pugo, Chardar.

KORANYI

SÈTE 1939

Tout pour Georges Bayrou !

En 1939, le F.C. Sète remporta le dernier championnat d'avant-guerre. Nous enlevâmes le titre au cours de la dernière journée, grâce à une victoire sur le R.C. Paris, aux Métairies. Ce fut une journée d'apothéose dont nous gardons encore tous la nostalgie. Sète termina avec deux points d'avance sur Marseille et quatre sur le Racing.

Notre cher et regretté président Georges Bayrou eut énormément d'émotions cette année-là. Il fut heureux du triomphe final. Et pourtant il ne vit aucun match, selon son habitude, car il restait au vestiaire pendant la rencontre.

Le F.C. Sète 1939 possédait alors une équipe très homogène et très complète, avec une défense très puissante. Son attaque valait par son efficacité, son jeu direct et pénétrant. Nous eûmes du mérite, car les réserves nous manquaient et nous dûmes jouer avec la même formation pendant toute la saison.

Au fond, Monaco 1961 me rappelle Sète 1939 : même force collective, même énergie, même décision la dernière journée. Toutefois notre attaque (question d'époque) était, me semble-t-il, plus perçante.

BARATTE

LILLE 1946

Une incroyable camaraderie

La saison 1945-46 avait été sans histoire. Nous avions constamment été dans les premiers. Un moment, le C.O.R.T., en nous battant par 2-0 au stade de Fives, avait compliqué notre saison.

Mais, après avoir gagné la Coupe, les deux matches de retard que nous avions accumulés, nous permirent de battre le Red Star à Lille, puis de faire match nul à Reims. Ainsi, après avoir remporté la Coupe, nous remportions le titre avec un point d'avance sur Saint-Etienne.

Le tournant de l'épreuve fut incontestablement ce match disputé à Lille contre Saint-Etienne, qui était à égalité de points avec nous. Saint-Etienne perdit par 8-0 !

Les forces de l'équipe ? Une incroyable camaraderie

SOCHAUX 1935

Au premier rang : Finot, Abeggien, Courtois, Duhart, Leslie, Lalloué. Au second rang : Gougain, Ross, Marcel Thil, Mattler, Wagner, Lehmann, Korb.

RC PARIS 1936

RC PARIS 36 Au premier rang : Louys, Kennedy, Couard, Veinante, Mathé. Au second rang : Schmitt, V. Mestre, Roux, Banide, Diagne, Hiden, Jordan, Delfour, Kimpton. Absent : Ozenne.

MARSEILLE 1937

Au premier rang : Durand, Miquel, Bruhin, Henri Conchy. Au second rang : Vasconcellos, Zermani, Zatelli, Granier, Gonzalès, Bastien, Kohut.

SOCHAUX 1938

Au premier rang : Gougain, Faczinek, Courtois, Abegglen, Korb. Au second rang : Conrad Ross, Lalloué, Cazenave, Mattler, Szabo, Lehmann, Di Lorto, Absents : Hug, Curt Keller.

◀SÈTE 1939

Au premier rang : Brusseaux, Escola, Koranyi, Danzelle, Pellegrino. Au deuxième rang : Laurent, Balmanya, Mercier, Franquès, Bertrand, Schmitt.

LILLE 1946▶

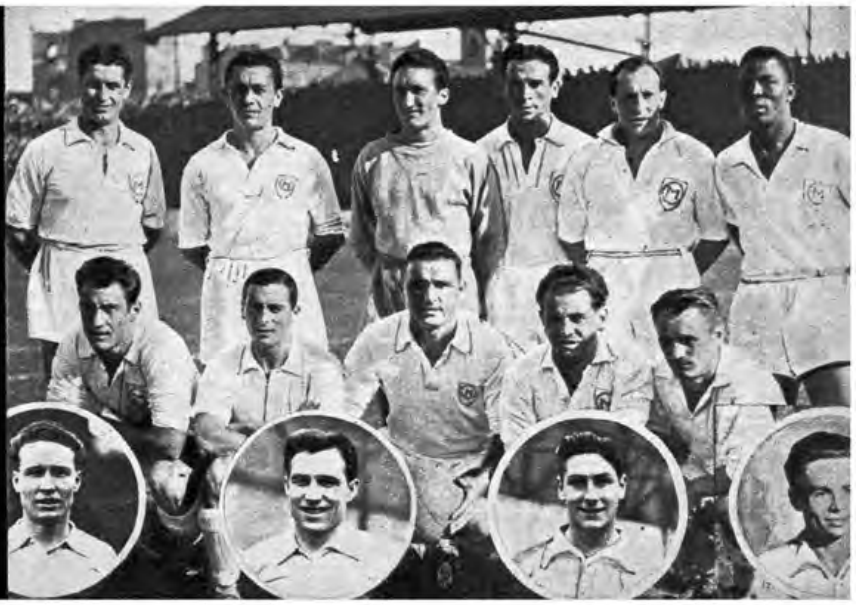
Au premier rang : Baratte, Tessier, Bihel, Tempowski, Lechantre. Au second rang : Bourbotte, Grimonpon, Hatz, Prévost, Somerlynck, Carré. Absents : Jadrejak, R. Vandooren.

ROUBAIX 1947

Au premier rang : Staho (médaillon), Grava, Jérusalem, Hiltl, Frutuoso, Stricanne. Au second rang : Levandowski, Deruelle, Leenaert, Urbaniak, Leduc, Darui. Absent : Sumera.

MARSEILLE 1948

En médaillon : Bastien, Aznar, Pironti, Nagy. Au premier rang : Dard, Martin, Bihel, Robin, Vratil. Au second rang : Dahan, Scotti, Libérati, Rodriguez, Franceschi, Salem.



REIMS 1949

Au premier rang : Flamion, Pierre Sinibaldi, Noël Sinibaldi, Batteux, Bini. En médaillon : Paul Sinibaldi. Au second rang : Jacowski, Petitfils, Jonquet, Abenoza, Prouff, Marche. Absent : Penverne.

BORDEAUX 1950

Au premier rang : Voisembert, Meynieu, Doye, Ben Arab, M'Barek. Au second rang : Persillon, De Harder, Gallice, Freigneau, Rodriguez. Au troisième rang : Gérard (entr.), Depoorter, Libar, Mustapha, Garriga, Swiatek, Kargu, Mérignac, Villenave.

d'abord. Il y avait les anciens : Bourbotte, Bihel, Jules Bigot qui, tous, mirent en confiance les jeunes que nous étions : Lechantre, Tempowski, Carré, Somerlinck.

L'ensemble était très soudé, mais l'attaque était d'une remarquable puissance. Bihel était un buteur sensationnel, et Tessier un stratège étonnant. Derrière, Bigot, Bourbotte avaient une extraordinaire présence.

Notre style s'approchait plus de celui du Racing actuel que de Monaco. Notre attaque était d'avant-garde et appliquait ce qui fut plus tard appelé « tourbillon ».

Par rapport au football actuel, nous avions un atout : le shot. Aujourd'hui, on ne shoote plus qu'avec le maximum de garanties, et l'on fait fi de l'inattendu. Les tirs de 30 mètres étaient courants. Certes, l'organisation défensive actuelle a rendu plus difficile la pénétration. Mais, en 1946, il était pénible d'approcher le but adverse, avec des défenseurs qui s'appelaient Sefelin, Benezech, Bastien, etc... L'opposition individuelle était beaucoup plus rude. Mais il faut avouer que lorsqu'elle était éliminée, la route du but était plus libre. Néanmoins, je crois fermement que le L.O.S.C. de cette époque planerait, même aujourd'hui.

DA RUI

ROUBAIX 1947

Une défense hors de pair

En 1946-47, il fallut attendre, comme pour Monaco cette année, la dernière journée ; et ce n'est que par le score de 1 à 0 que nous avons remporté le match et le titre. En effet, jusqu'aux trois dernières journées, Reims et Lille étaient candidats au titre ; mais le championnat s'est joué en cette fin de saison, où nous avons battu Reims à Reims et Lille à Lille.

Peu de gens peuvent supposer ce que, pour nous Roubaisiens, représentait la 86e minute du match. En effet, c'est presque chaque fois à ce moment-là de nos rencontres que nous avons soit marqué un but, par Hilti, sur coup franc, ou que j'en ai encaissé un.

Le C.O.R.T. 1947 était très uni : nous étions tous camarades. Nous avions à notre tête un directeur sportif très dynamique, Pierre Brun, qui, assisté de Demeyez, se reposait sur Henri Hilti et moi sur le plan technique. Evidemment, Henri Hilti était notre élément « numéro un ». Son astuce, sa finesse lui permirent d'ailleurs de marquer quatorze buts sur seize coups francs au cours de la saison. Avec lui, Michel Frutoso fut un élément prépondérant ; mais il y avait aussi Marceau Stricanne, Leenaert, Deruelle, Stano, Urbaniak, Levandowski, Sumera, Jelinek et Grava, ainsi que l'Au'richien Jerusalem. Le C.O.R.T. avait des forces neuves. Il n'avait été formé que la saison précédente, par la fusion du Racing de Roubaix, de l'Excelsior de Roubaix et de l'Union de Tourcoing. Pour la première saison, nous nous étions classés troisièmes et, l'année suivante, en 1947, nous étions champions de France.

Jamais on ne crut vraiment à notre victoire finale, et c'est peut-être ce qui nous a servi, comme Monaco cette année !

A mon avis, notre jeu était plus direct, plus dépouillé, basé sur Henri Hilti, organisateur en attaque, Frutoso, véritable chien de berger, et mon système de jeu en défense.

Un homme peut se rendre compte de la différence existant entre le C.O.R.T. et Monaco : tout simplement Lucien Leduc, qui faisait partie de notre équipe lorsque nous fûmes champions de France. Il était un parfait animateur avec Frutose et, dans la vie, un joyeux compagnon et un charmant camarade : « Lulu, te souviens-tu de ton beau chapeau tyrolien qui passa un jour par la fenêtre du train ? »

SCOTTI

MARSEILLE 1948

Le champion de l'opportunisme

L'O.M. 1947-48 était parti avec une équipe que nous jugions solide. Elle le prouva, car nous avons été « dans le coup » tout au long de la saison. Un coup d'accélérateur nous donna le titre de justesse aux dépens de Lille et de Reims.

Mais il serait vain de dire que nous espérions être champions...

Mais souvenirs sont très flous en ce qui concerne les détails. Mais ce que je peux vous dire, c'est que nous jouions le 4-2-4. Je dis cela en plaisantant car je ne crois pas aux tactiques.

Mais nous avions Bastien deuxième arrière central, Scotti demi offensif et Robin intérieur en retrait. Avec Aznar second avant centre, cela fait un 4-2-4 classique, n'est-ce pas ?

Notre équipe était très complète, avec la meilleure attaque et la seconde défense à l'issue du Championnat. Elle n'avait pratiquement pas de point faible. Nous pratiquions un jeu direct. Notre défense était rude et nos avants efficaces.

L'équipe valait pas sa décision, son engagement, aussi bien que par la valeur individuelle de ses joueurs.

Comparer l'O.M. 48 avec Monaco ou le Racing ? Je pense que ces équipes sont plus « tendres », moins déterminées, même Monaco, dont on dit qu'elle joue dur.

D'ailleurs, il y a treize ans, le jeu était beaucoup plus viril, plus âpre. Je pense qu'il s'agit là de la plus grosse différence. Notre équipe était une terrible machine de combat, et le club avait TRENTE joueurs « pros ». Certains n'ont jamais pu jouer le moindre match. Je dirai donc que nous avions en général de plus grands moyens pour mener à bien une longue lutte que représente une saison.

BATTEUX

REIMS 1949

La naissance d'un style

Vers la fin du Championnat 1948-49, nous avions quatre points d'avance sur Lille lorsque soudain, après un match nul à Reims devant Sochaux (1-1), le doute nous a atteints. Il faut dire que depuis plusieurs saisons nous finissions aux places d'honneur sans jamais remporter le titre. Allions-nous encore passer juste à côté ?

Lors de la dernière journée, Lille alla — à la surprise générale — écraser Nice à Nice. Reims ne put jouer son match à Sète en raison d'un orage. Il nous fallait gagner à tout prix pour l'emporter, même le match nul ne nous suffisait plus.

Contre Sète, donc, Reims menait deux à un à cinq minutes de la fin, mais l'égalisation eût donné le titre à Lille. Je m'étais replié et voyant Bouchouk s'engager avec fougue devant Jacowski, j'abandonnai Tomazover au centre pour aller « doubler » Jaco. Or la balle arriva justement à Tomazover ! J'eus à la fois le sentiment que c'était la catastrophe et que j'en étais un peu responsable. Le tir partit en plein coin et un sauvetage miraculeux de Paul Sinibaldi nous conserva le titre.

Je crois que Reims possédait déjà la confiance, la sécurité et aussi la virtuosité de Flamion, l'efficacité de Pierre Sinibaldi, l'assurance de Jonquet, l'énergie de Marche.

Sur le plan collectif se dessinait déjà ce qui devait être le « jeu rémois ».

Il est pratiquement impossible de comparer la puissance de jeu et l'homogénéité monégasques avec le jeu de Reims 1959 qui tirait toute sa force... de la finesse de jeu et du quadrillage de terrain.

SWIATEK

BORDEAUX 1950

Un football d'athlètes

Bordeaux a été champion de France dès son accession en Première Division. Réalisant un total de 51 points et avec 6 points d'avance sur son suivant immédiat.

Bordeaux ne perdit que quatre matches de championnat dans sa saison. Il enregistra sa plus sévère défaite lors du premier match à Marseille, le 21 août 1949 (3-0), ce qui fit d'ailleurs dire à un reporter bien connu que « Bordeaux n'avait rien à faire en première division ». Les trois autes défaites se situent aussi durant la période des matches aller. A Lille (4-2), à Bordeaux contre Toulouse (2-1) et à Nice (3-2). Aucune défaite dans les matches retour. Bordeaux était champion le 22 avril 1950 après sa victoire à Toulouse (2-1). Il restait encore cinq matches à jouer.

Le tournant de l'épreuve se situe le 16 juin 1950. Match nul à Nancy (1-1)... Nous avions beaucoup de retard sur Lille et c'est à partir de ce moment-là que Bordeaux a commencé à absorber son retard. Le match de Toulouse déjà relaté a été comme une finale.

Il me paraît difficile de parler de points faibles dans une équipe qui a gagné de haute lutte le championnat de France. Bordeaux était une équipe athlétique (six joueurs de 1 m. 80 : Swiatek, Garriga, Kargu, Merignac, Mustapha, Libar) ; de plus, l'ensemble était d'un niveau technique réellement professionnel et avait la chance de posséder en

NICE 1951

Au premier rang : Courteaux, Bonifaci, Bengtsson, Carré, Ben Tifour. Au second rang : Germain, Belver, Ben Nacef, Mindonnet, Pedini, Rossi, Elly Rous (entr.).

NICE 1952

Au premier rang : Courteaux, Nurenberg, Cesari, Carniglia, Ben Tifour, Pedini. Au second rang : Zatelli (entr.), Bonifaci, Belver, Gonzalès, Poitevin, Domingo, Firoud, Andoire (entr.). Absents : Bengtsson, Carré.

NURENBERG

NICE 1952

L'équipe du vite et bien

Au milieu de la saison l'O.G.C. Nice occupait la cinquième place. A l'avant-dernier match du championnat, nous avons perdu par 0-6 à Lille, mais Bordeaux, qui était ex æquo, a également perdu par 6-0. Ce qui nous laissa des chances intactes pour la dernière journée où nous avons réussi à battre Marseille par 2-0 et à décrocher le titre de champion de France. Nous avons, d'autre part, gagné la Coupe en battant Bordeaux 5-3 après la plus belle finale de l'histoire de la Coupe de France.

Notre force résidait surtout dans la valeur du gardien Marcel Domingo qui était excellent et constant dans son rendement, et dans l'efficacité du trio Firoud-Poitevin-Gonzalès solidement appuyé par de bons demis. Nous pratiquions un jeu vif, reposant surtout sur le lancement rapide des ailiers. Les trois étaient toujours exploités au maximum. C'était le commencement de la bonne période de l'histoire de l'O.G.C. Nice où le beau jeu et le spectacle étaient de règle.

Cette équipe championne de France et gagnante de la Coupe pourrait, à mon avis, être comparée au Racing Club de Paris dans sa version 1960-1961.

la personne de Berthus De Harder, un joueur de super-classe qui dans les moments les plus difficiles faisait toujours pencher la balance en faveur de son équipe.

Onze ans après, il n'est sans doute pas commode de faire un rapprochement entre les deux champions. Si l'on considère les résultats, il n'y a pas de comparaison. Pour comparer la valeur des deux équipes, je ne crains pas d'employer la formule suivante : Monaco 61 égale Bordeaux 50 moins De Harder.

BONIFACI

NICE 1951

Un retour extraordinaire

En 1951 j'avais vingt ans : j'eus mon premier titre de champion de France deux années après avoir reçu une distinction assez rare, la médaille d'or de San Remo décernée au meilleur junior de l'année. Le football me comblait.

Dieu sait pourtant si Nice a peiné pour remporter ce titre de champion. Après six journées, nous ne comptions qu'un seul point et nous étions derniers au classement. Nous avons remporté notre première victoire à la septième journée. A la fin des matches aller nous n'étions encore que huitièmes. Nous avons remporté le titre au goal average devant Lille, grâce à une ultime victoire (4-1) sur le Stade Français, à Colombes. Nice fut un petit champion avec 41 points seulement sur un total possible de 68, après avoir encaissé onze défaites.

Il est vrai que, cette année-là, nous avons changé souvent d'entraîneur : Ely Rous d'abord, Lardi ensuite et Amboire enfin. Je conserverai toujours un curieux souvenir sur la personnalité d'Amboire, cet entraîneur qui nous mettait sans cesse devant nos responsabilités et ne dédaignait pas de nous emmener tous ensemble, la veille d'un match, au dancing où il nous offrait une bouteille de champagne, ce qui ne nous empêchait pas de gagner le lendemain.

La force de Nice cette année-là résida surtout dans la valeur individuelle de certains de ses joueurs, que ce soit Amalfi fantaisiste mais grand technicien, Bengtsson remarquable tireur et simulateur du penalty, ou encore Courteaux qui avait de la dynamite dans les pieds et qui livra indirectement un duel épique à Piantoni pour la place de premier buteur.

En revanche, Nice n'a jamais pu trouver en 1950-51 son unité de style. Nous avions peut-être trop de joueurs aussi ; nous avons tous tourné à l'intérieur de l'équipe ; quant à moi, j'ai occupé au moins trois postes : ceux d'ailier, d'inter et de demi. Les équipes actuelles sont beaucoup plus stables : Monaco n'a-t-il pas fait sa saison avec un nombre de joueurs extrêmement réduit ?

JONQUET

REIMS 1953

L'attaque avant tout

La saison 1952-53 fut certainement l'une des meilleures de Reims. Je me rappelle que nous avons fait toute la « course en tête », possédant même huit points d'avance sur le deuxième vers le mois de février. Nous avons donc terminé la saison avec beaucoup d'aisance (quatre points d'écart avec Sochaux) et participé à une Coupe Latine que nous avons gagnée.

A ce sujet, je n'ai peut-être jamais vu de plus beau but, de plus direct en tout cas, que celui de Méano, qui confirma notre victoire sur Milan 3-0. Paul Sinibaldi envoya vers Appel, celui-ci se rabattit et centra sur Méano qui ne laissa aucune chance au gardien. Ce succès ne fut acquis que devant une poignée de Français, tous des marins d'un bateau qui mouillait dans l'embouchure du Tage. Lorsque Méano marqua, vingt bérets à pompon rouge montèrent dans le ciel comme un bouquet ; et cette gerbe fut accompagnée d'un immense cri de triomphe. Tous nos regards se tournèrent vers nos enthousiastes marins pour les remercier.

Quelques jours plus tard, Francis Méano, un si bon copain, le meilleur espoir de Reims, se tuait dans un accident de la route. Ce deuil a terni l'éclat d'une extraordinaire saison.

Car l'équipe que nous possédions alors était excellente. Sa grande force résidait dans son attaque. Appel était extrêmement précieux, Méano et Glovacki s'engageaient. Ils permettaient ainsi toute l'efficacité des dribbles de Kopa. Quant aux demis qui évoluaient derrière cette attaque, Penverne et Cicci, ils ne « rigolaient » pas.

Pour autant que je connaisse Monaco, cette équipe me paraît sérieuse, solide. Elle possède certainement beaucoup de fond ; mais il me semble que Reims 53 avait plus de technique, plus de classe, plus de brio.

STRAPPE

LILLE 1954

Le triomphe de la contre-attaque

J'ai été champion de France avec Lille en 1954. Cette année-là le L.O.S.C. précédait Reims d'un point, lequel terminait à égalité avec Bordeaux.

A cette époque je jouais avant centre et j'étais âgé de 25 ans. Capitaine du L.O.S.C. et premeir buteur nordiste, je comptais déjà une vingtaine de sélections nationales.

Notre entraîneur André Cheuva avait mis au point un très bon système de défense qui s'étayait sur la puissance de Ruminski, de Van der Hart, de Lemaitre, de Pazur et de Bieganski. Nos avants jouaient la contre-attaque. C'était l'époque où Yvon Douis commençait à faire éclater sa classe aux côtés de Vincent et de Lefèvre. Je me sentais très à l'aise au centre de cette ligne d'attaque.

Dans la course au titre, le plus mauvais moment que nous avons connu fut certainement notre défaite (1-0) à Toulouse, trois matches avant la fin. Le titre était pour nous remis en jeu. A ce sujet j'ai un souvenir personnel particulièrement percutant. Contre Toulouse, alors que nous étions encore à 0-0, sur une action venue d'assez loin, je récupérais le ballon, mettais la défense toulousaine hors de portée et dribblais le gardien Rouxel. Le but était inévitable et je shootais dans cette intention. C'est alors que Pleimelding, le défenseur toulousain, surgit rapidement pour dégager le ballon au poing. Tout le monde avait vu la faute de l'arrière central toulousain, sauf M. Carreau, l'arbitre, qui accorda un corner inconsidéré.

Actuellement les méthodes de jeu ont considérablement évolué. Les méthodes sont plus offensives et les équipes plus complètes. A l'époque où j'ai été champion de France le niveau était peut-être moins relevé.

LA PETITE HISTOIRE DE 22 CHAMPIONS DE FRANCE

KOPA

REIMS 1955

Un succès de techniciens

En 1954-55 ce n'est que de justesse que nous avions été champions d'automne. Il faut bien reconnaître que nous avions eu de la peine à nous dégager de nos principaux rivaux et notamment de Toulouse. Notre avance fut ensuite suffisamment importante pour nous permettre cette fantaisie.. involontaire (0-5) à Bordeaux, pour l'avant-dernière rencontre Nous terminâmes avec 4 points d'avance sur Toulouse.

Je me souviens que pour le premier match télévisé à Reims contre Strasbourg, nous avions décidé de nous mettre en évidence devant les caméras. Hélas ! nous perdîmes la rencontre par 2 à 1 !

J'étais cette saison-là militaire et le hasard du Challenge Kentish m'envoya jouer à Bruxelles avec Pillard, le jour même où Reims jouait à Paris contre le Racing. A la mi-temps du match, je dis à Joël en manière de plaisanterie : « Il paraît que Reims mène quatre à zéro ! »

Le plus curieux, ce ne fut pas sa réaction incrédule, mais la tête que nous fîmes tous les deux lorsque nous apprîmes que c'était vrai. Reims l'emporta finalement 5-2.

Au cours de cette saison 1954-55, notre ligne de demis Penverne-Jonquet-Cicci (qui n'avait pas son équivalent en France à l'époque) a souvent « tenu » le match et nous a donné le coup de reins décisif au bon moment. Mais si notre attaque ne put trouver un ailier gauche stable — même Hidalgo s'y essaya — René Bliard nous marqua beaucoup de buts (30), ce qui lui permit d'être sacré roi des buteurs.

Je crois en définitive que nous étions — à cette époque — moins forts en technique et en prestige que les Monégasques d'aujourd'hui ; mais collectivement nous étions bien organisés et nous exploitions ainsi au mieux nos possibilités.

GONZALES

NICE 1956

L'union fait la force

En 1955-56, nous avions une très belle équipe et nous avions été pratiquement en tête depuis le début. Toutefois, sur la fin, il y eut un chassé-croisé et quatre clubs se disputèrent la première place : Monaco, Saint-Etienne, Lens et Nice. C'est finalement notre équipe qui, de justesse, l'emporta avec un point d'avance sur Lens et deux sur Monaco et Saint-Etienne.

Cette victoire fut due en grande partie à la camaraderie de l'équipe. Un de nos joueurs, l'inter Abderrazak, avait promis, si nous gagnions le Championnat, de « prendre une cuite » au champagne. A Bordeaux, le dernier jour, aussitôt notre dernier match joué et gagné, Abderrazak tint parole, et ce fut l'hilarité générale au sein de notre formation.

Les points forts de l'O.G.C. Nice en 1956 furent, je crois, du point de vue collectif, l'unité, l'harmonie et la cohésion d'ensemble. Nous eûmes la meilleure défense du Championnat (43 buts) et, en attaque, Ujlaki et Bravo formèrent un tandem qui nous gagna à lui seul bien des matches.

Une comparaison technique entre notre équipe 1956 et le champion 1961 est assez difficile à établir. Je pense que nous avions un peu plus de brillant que Monaco.

DOMINGO

SAINT-ÉTIENNE 1957

Le titre de Jean Snella

Jean Snella, notre entraîneur, avait décidé pour donner confiance aux nombreux jeunes qui composaient notre équipe, de lui faire prendre un départ rapide. Pour cela il nous avait fait rentrer de vacances quinze jours plus tôt. Nous avons gagné ainsi douze matches de suite et, l'enthousiasme aidant, nous avons terminé sur notre lancée avec quatre points d'avance sur Lens, malgré une fin difficile.

A Reims, où nous jouions notre huitième match, nous avions toujours mené à la marque devant les Champenois. Les Rémois réussirent à égaliser cinq minutes avant la fin. A deux minutes de la fin, Richard Tylinski me demanda de le remplacer comme arrière central. Il attaqua en force et à l'ultime minute donna la balle de match à Mekloufi. Nous gagnâmes par 5 à 4, et ce fut là un match mémorable, notre meilleur de tous les temps et le grand tournant de notre saison.

Nous avons subi notre première défaite au cours de notre treizième match à Rennes, devant une équipe privée de cinq titulaires. L'entraîneur Guérin, qui va devenir celui de Saint-Etienne la saison prochaine, avait dû prendre la place de Cuissard, blessé, comme arrière central. Guérin peu rassuré rappelait sans cesse ses avants en défense et, chose que je n'avais jamais vue, sur un corner en faveur de Rennes, nous n'avions devant notre but qu'un seul Rennais. Nous avons dominé durant 90 minutes sans marquer et à la dernière seconde nous avons encaissé un but sur une échappée de l'ailier droit rennais.

Bien que toute notre équipe ait été irréprochable (puisque nous eûmes la seconde défense et la meilleure attaque du Championnat) je crois que nous dûmes notre succès à une triplette d'avants que nous n'avons pas conservée, hélas ! la saison suivante : Rijvers, Mekloufi, N'jo Lea.

Je crois que notre équipe 56-57 était supérieure à celle des Monégasques, parce qu'elle était plus rapide dans son jeu d'ensemble.

FONTAINE

REIMS 1958

Le meilleur cru

Le championnat gagné par Reims en 58 fut rempli de paradoxes. Le Stade de Reims a commencé très fort, a faibli en février où il fut rejoint par Monaco, puis s'est repris et n'a perdu que deux matches contre Metz et Béziers... qui sont tous deux redescendus en Division I. Nimes fut notre plus difficile adversaire puisqu'il finit sur nos talons en championnat et nous disputa la Coupe jusqu'à la finale.

Je fus un peu mêlé au tournant de ce championnat qui se produisit vers le mois de février. Opéré du ménique le 3 décembre, je fis ma vraie rentrée en ce mois de février et, homme frais, je me mis à marquer but sur but en championnat et j'ai même continué en Coupe du monde sur ma lancée. Mon accident eut donc d'heureuses conséquences car lorsque Reims fut rejoint par Monaco le pessimisme le plus noir s'empara de l'équipe et des dirigeants. Ce qui nous redonna l'élan nécessaire fut la victoire obtenue par 5 à 1 sur le Racing. Nous n'avons été sûrs d'être champions qu'après notre victoire sur Valenciennes (6-0) le 1er mai. Le soir de ce match, avec trois jours d'avance, nous avons fêté les 33 ans de Jonquet.

La force de Reims 58 résidait en la cohésion de sa défense : Colonna, Zimny, Jonquet, Giraudo ou Siatka ; l'expérience de ses demis Penverne et Leblond, les tirs de Piantoni, le travail de Vincent, l'éclosion de Lamartine et — pardonnez-moi — l'efficacité du tandem Bliard-Fontaine ; à mon avis, Bliard a fait là la meilleure saison de sa carrière.

On dit que les Rémois sont froids ? Allons donc ! Quand nous avons remporté le titre, il y eut un extraordinaire banquet qui avait été précédé d'un défilé triomphal dans les rues de la ville et suivi d'une soirée dansante qui dura jusqu'à cinq heures du matin. Quelques heures plus tard nous embarquions pour la Suède et la Coupe du monde.

Reims 58, Monaco 61 : deux équipes déterminées jouant un football réaliste.

FOIX

NICE 1959

Un cocktail bien dosé

Notre saison 1958-59 fut sans histoire. C'est avec trois points d'avance que nous enlevâmes le titre devant Nîmes, le Racing étant troisième à sept points, par conséquent loin derrière. D'ailleurs, nous ne perdîmes cette année-là qu'un seul match à domicile, le dernier, devant Angers. Ce qui nous fit rager.

En ce qui concerne les anecdotes marquantes de ce triomphe, je puis vous dire que Barrou et moi-même, qui ne buvons ni ne fumons, avions fait le serment, en cas de victoire, de boire le champagne et de griller une cigarette. Le serment fut tenu. Pourtant, un souvenir un peu triste me revient à l'esprit : nous n'eûmes pas droit au tour d'honneur, étant donné, précisément, que le public niçois, vexé par notre défaite devant Angers le dernier jour, nous siffla au lieu de nous applaudir.

Les forces de notre équipe vinrent certainement du fait que nos anciens étaient tous en forme et que la plupart des jeunes, tels Lamia, Chorda, Alba et Cornu, éclatèrent cette saison-là.

D'autre part, dans notre ligne d'avants, il n'y avait pas un, mais cinq buteurs ; et c'est, je crois, ce qui fit notre force. Sur le plan collectif, notre style ne manquait pas non plus d'être très agréable.

En ce qui concerne la comparaison avec Monaco 1961, je crois que l'O.G.C. Nice eut, en 1959, presque autant de régularité que Monaco, bien que son équipe ait été moins athlétique et moins solide.

PIANTONI

REIMS 1960

La saison de Kopa

Après un bon départ de cette saison 1959-60, nous connûmes un passage à vide — nous y sommes habitués et ne sommes pas les seuls — suivi d'une petite catastrophe : le match d'Angers où nous fûmes battus 6-1. Nous n'avions pourtant pas mal joué et j'ai toujours pensé que si nous continuions à faire un aussi bon football, il n'était pas possible que nous ne finissions pas par nous imposer ! Je n'étais pas le seul à penser ainsi. Et les événements nous donnèrent raison. Nîmes fut littéralement lâché au train et nous finîmes avec sept points d'avance !

A Angers, pourtant, nous avions bien cru que tout était perdu. A la mi-temps, nous étions menés 2-1, mais nous avions montré une telle assurance que M. Germain vint nous dire : « Très bien les gars, vous allez enlever ce match. » Nous en étions tous persuadés d'ailleurs ! Pourtant nous fûmes battus : 6 à 1 !

Ensuite, ce fut l'accident de Just Fontaine et sa première fracture à Sochaux. Pour ce match fatal que nous remportâmes quand même (2-1), un joueur avait bien failli nous manquer : Rodzik qui avait raté son train et nous rejoignit par des moyens de fortune. Or c'est justement Rodzik qui, voulant se faire pardonner sans doute... réussit le but vainqueur ! Il est vrai que notre autre but n'avait pas été moins curieux : je l'avais marqué du pied droit !

Raymond Kopa accomplit une saison exceptionnelle. Il me fit souvent marquer des buts décisifs. Au point de vue collectif, notre jeu était extraordinairement rapide et nous avions la plus grande confiance en nous dans les derniers matches.

S'il faut établir une comparaison avec Monaco 1961, il me semble que nous étions plus stables, avec plus de densité de jeu. Chacun avait le sentiment que nous pouvions gagner n'importe quel match mal engagé.

MONACO 1961

La saison de Monaco, champion de la constance, a été racontée en page 6 par Lucien Leduc et en page 22 par Henri Biancheri et Michel Hidalgo.

REIMS 1953

Au premier rang : Appel, Glovacki, Kopa, Pierre Sinibaldi, Meano. Au second rang : Penverne, Zimny, Paul Sinibaldi, Jonquet, Cicci, Marche.

LILLE 1954

Au premier rang : Vincent, Strappe, Bourbotte, Douis, Lefèvre. Au second rang : Bieganski, Pazur, Ruminski, Lemaitre, Van der Hart, Somerlynck. Absent : Desrousseau.

REIMS 1955

Au premier rang : Kopa, Glovacki, Bliard, Leblond, Templin. Au second rang : Zimny, Penverne, Jonquet, Paul Sinibaldi, Siatka, Giraudo. Absent : Cicci.

NICE 1956

Au premier rang : Ujlaki, Milazzo, Ruben Bravo, Abderrazak, Nurenberg. Au second rang : Martinez, Bonvin, Colonna, Poitevin, Gonzalès, Fronzoni. Absent : Fontaine.

ST-ÉTIENNE 1957

Au premier rang : Oleksiak, Mekloufi, N'jo Lea, Rijvers, Lefèvre. Au second rang : Wicart, Richard Tylinski, Abbes, Domingo, Ferrier, Michel Tylinski.

REIMS 1958

Au premier rang : Lamartine, Bliard, Fontaine, Piantoni, Vincent. Au second rang : Penverne, Siatka, Jonquet, Colonna, Leblond, Giraudo. Absent : Zimny.

NICE 1959

Au premier rang : Muro, Foix, Barrau, Alba, Nurenberg. Au second rang : Lamia, Ferry, Gonzalès, Milazzo, Chorda, Cornu. Absents : Martinez, Faivre.

REIMS 1960

Au premier rang : Fontaine, Muller, Kopa, Piantoni, Vincent. Au second rang : Jonquet, Wendling, Colonna, Leblond, Siatka, Rodzik.

UN DOUBLÉ PROS-AMATEURS SANS PRÉCÉDENT

PIRONI : LA PREUVE QUE MONACO N'EST PAS UNE FAÇADE

Louis Pironi (à gauche) participe à la joie des amateurs qui ont défilé dans la Principauté.

MONACO. — C'est la première fois dans l'histoire du football français qu'un club réussit le doublé assez sensationnel consistant à être la même année champion de France professionnel et champion de France amateur. Pourtant, à plusieurs reprises, Reims et Saint-Etienne avaient failli réussir cette performance, mais au dernier moment, ils échouèrent près du but. Cette année, grâce à un concours de circonstances absolument remarquable le club de la Principauté est parvenu à réaliser cet exploit véritablement sensationnel.

Il est indiscutable qu'une des raisons majeures de ce succès monégasque réside dans la véritable fraternité qui existe entre les deux entraîneurs, celui des professionnels, Lucien Leduc, et celui des amateurs, Louis Pironi. Aucune jalousie entre eux, comme cela se produit, hélas ! quelquefois dans d'autres clubs, mais au contraire, une confiance et une estime réciproques. Avec un effectif quelque peu réduit, mais efficace et solide, Lucien Leduc a réussi à mener sa tâche à bien et il n'a donc pas été amené à solliciter très souvent Pironi, car il n'avait au fond pas tellement besoin des jeunes amateurs qui réussirent d'abord à conquérir le titre du Sud-Est, puis ensuite, celui de champion. Et pourtant, il faut bien le dire, Louis Pironi n'y croyait pas.

Certes, il savait que le groupe sudiste était le plus fort du Championnat de France, mais son équipe avait été tellement amenuisée et handicapée pour les derniers matches qu'il était parti dans la poule finale sans grand espoir.

L'étonnante histoire de Tisma

Puis la chance, soudain, vira de bord. Après la défaite enregistrée, le premier jour, à Stiring-Wendel, l'équipe monégasque devait accumuler les succès et notamment triompher à trois reprises différentes par 1 à 0, sa défense se montrant absolument remarquable. Or, chose curieuse, le portier que les Monégasques utilisaient pour cette poule finale était le quatrième, les trois autres ayant été indisponibles durant la saison pour des raisons diverses et Pironi ayant longtemps pensé qu'il serait contraint de devoir utiliser les services du vétéran Joseph Bessero (48 ans). En effet, Sottimano était militaire en Algérie ; Joseph avait eu un bras cassé lors du match contre Bastia pour le groupe du Sud-Est et Caprani souffrait d'une entorse de l'épaule gauche depuis le dernier match éliminatoire devant La Voulte. Or le Yougoslave Tisma, titularisé à brûle-pourpoint, était resté inactif durant un mois et il pensait abandonner définitivement le football. On alla le chercher, le supplier et, en définitive, il accepta de jouer à Stiring-Wendel.

Ce jour-là, certes, tout ne fut pas parfait et Monaco aurait peut-être pu obtenir le point du match nul. Mais, par la suite, la défense monégasque fut parfaitement stabilisée.

Fouque le héros

Enfin, autre chance, de dernière heure celle-là, venant compenser les effets de la « sorcière verte » Pironi put, au tout dernier moment, incorporer

LES CHAMPIONS DE FRANCE AMATEURS

GARDIENS : Sottimano, 22 ans, militaire ; Joseph, 24 ans, représentant ; Caprari, 19 ans, employé de banque ; Tisma, 25 ans, commerçant.

ARRIERES : Delpy, 19 ans, étudiant ; Venditti, 26 ans, commerçant ; Forcherio, 20 ans, comptable ; Mistre, 21 ans, militaire ; Filippi, 22 ans, électricien.

DEMIS : Baylet, 18 ans et demi, marchand de poisson ; Brixi, 28 ans, représentant ; De Alexandris, 22 ans, comptable.

AVANTS : Robin, 18 ans et demi, marchand de poisson ; Mariette, 26 ans, dessinateur ; Fouque, 21 ans, militaire ; Peretti, 19 ans, étudiant ; Guilas, 19 ans, étudiant ; Chabert, 22 ans, militaire.

Filippi, le plus sollicité des amateurs dans l'équipe pro. Le symbole de la ténacité monégasque.

Le triomphe de Fouque, l'homme du but qui a donné le titre aux amateurs monégasques.

dans son équipe qui joua à Alger le dernier match contre Saint-Eugène, le militaire Guy Fouque. Il se trouva par hasard que ce dernier était mobilisé en Algérie et les dirigeants monégasques firent, durant la semaine précédant le match, les démarches nécessaires pour qu'il soit disponible. Le samedi soir à Alger, ils eurent la surprise, à leur hôtel, de voir arriver Guy Fouque tout souriant et qui leur déclara qu'il était parfaitement prêt à tenir son poste le lendemain.

Du coup, Pironi retrouva son sourire, sa confiance et décida d'incorporer Fouque au poste d'inter droit. Bien lui en prit, non seulement parce que Fouque marqua un des trois buts de la victoire monégasque, mais également parce que sa seule présence donna à toute l'équipe un véritable regain moral. Et en deuxième mi-temps notamment, les Azuréens jouèrent véritablement très bien, ce qui leur permit de fêter leur premier titre sur les bords de la Méditerranée tout de même, mais à quelques centaines de kilomètres de leur base de départ.

Et cette victoire était d'autant plus satisfaisante qu'elle avait été obtenue uniquement avec les moyens du bord et avec dans l'équipe monégasque bon nombre de joueurs qui sortent des rangs de divers clubs azuréens. Ce qui a permis à Pironi de triompher en toute modestie :

« Notre victoire chez les amateurs prouve que notre club n'est pas seulement capable d'acheter de grandes vedettes à grands coups de millions, mais également de former au club des jeunes et de pratiquer une politique d'avenir qui, tôt ou tard, portera ses fruits et permettra à Monaco d'être véritablement un très grand club, non seulement sur le plan national mais également aussi international. »

Tony BESSY.

Les champions amateurs au stade Louis-II. De gauche à droite, au premier rang : Robin, Mariette, Peretti, Guilas, Baylet ; au deuxième rang : Pironi, Venditti, Filippi, Sottimano (remplacé en poule finale par Tisma), De Alexandris, Forchiero et Brixi.

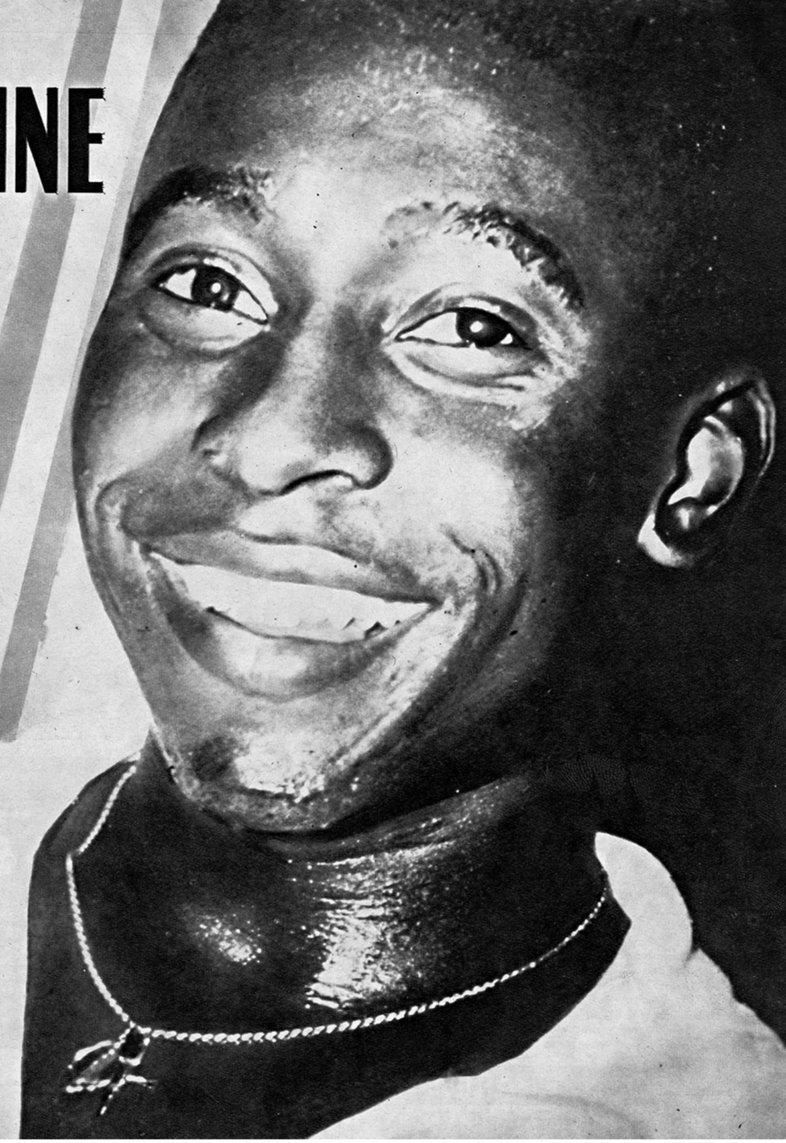
EXCLUSIF

LE PHÉNOMÈNE DU FOOTBALL MONDIAL A

Football MAGAZINE

PELÉ : MON SECRET ?

JE M'ENTRAINE AVEC DEUX BALLONS



IL a l'air doux des enfants du soleil ; joyeux quand l'horizon s'élargit, un peu triste dans une atmosphère confinée et mélancolique lorsqu'on évoque son Brésil.

Quand il apparaît, il provoque une certaine surprise. Sur le terrain il fait grand. Il est vrai qu'il y tient tant de place. Or il ne mesure que 1 m. 71. Il n'a pas la carrure d'un athlète ; ses épaules sont plus rondes que carrées, sa taille souple ; mais les jambes sont fortes, ce qui explique la promptitude de ses démarrages, la vitesse de sa course et la valeur de son tir.

Pelé ne se laisse pas approcher aussi aisément que durant la Coupe du monde, en Suède. Ses dirigeants le couvent, comme un pur-sang de prix. Sauf à la sortie du Parc après les matches du Tournoi de Paris contre le Racing et Benfica, les petits Parisiens n'ont pu, comme les petits Suédois en 1958, lui faire signer des autographes et même partager leurs jeux.

Cependant Pelé est venu spontanément à « Football Magazine » où Jean Cornu lui a posé une série de questions auxquelles il a répondu en toute franchise, avec sa gentillesse habituelle.

● Avez-vous commencé à jouer au football sur les plages comme le font bien des joueurs brésiliens ?

— Non. Tous les footballeurs brésiliens ne viennent pas nécessairement des plages. Voyez Garrincha, voyez moi-même. D'ailleurs, le Brésil est vaste et ne s'étend pas uniquement le long des côtes.

Pour ma part, je suis né à Tres Coracoes, à l'intérieur, et ai fait mes débuts à l'America de Bauru, club d'une petite ville de l'Etat de Sao Paulo, située à 500 kilomètres environ de Santos. Mon père avait été, avant moi, professionnel dans ce club qui opérait alors en Division II.

● Comment êtes-vous venu à Santos ?

— Très simplement. L'entraîneur des jeunes de l'America de Bauru était M. Waldemar, ami de mon père et de M. Arthie Coury, président du Santos F.C. et député de la ville de Santos.

M. Waldemar, qui m'avait pris sous sa protection, me signala à M. Arthie Coury qui voulut aussitôt me faire venir à Santos. J'avais alors 15 ans.

● Quel transfert Santos a-t-il payé à l'America de Bauru ?

— Aucun ! D'abord j'étais amateur. Ensuite M. Waldemar était fonctionnaire à Bauru mais briguait une situation à Santos.

« Tu auras ta place à Santos si tu me donnes Pelé », a averti M. Arthie Coury à M. Waldemar. Ainsi fut dit, ainsi fut fait : je vins à Santos et M. Waldemar aussi. C'était en 1956. Je n'ai signé un contrat pro que l'année suivante, en 1957... après une bonne demi-douzaine de matches en sélection nationale.

● Comment vivez-vous à Santos ?

— Je suis célibataire et peu pressé de me marier. Un joueur de football est plus de la moitié de l'année au dehors ; il ne peut avoir une vie de famille. Je réside dans la maison qui m'a été offerte par le gouvernement après la Coupe du monde, avec mon père, ma mère, mon frère et ma sœur. Elle est située en face du stade de Santos.

Je ne fume pas. Je ne bois que du lait — beaucoup de lait — et des jus de fruit.

Je cherche à conserver mon sang-froid en toutes occasions. Pour moi, le football et la compétition passent avant toutes choses.

● Combien de matches jouez-vous par semaine ?

— Santos faisant de nombreuses tournées, notre équipe se produit souvent trois fois par semaine. C'est peut-être beaucoup, mais mes camarades et moi avons été souvent étonnés d'entendre les joueurs français se plaindre de jouer parfois deux matches en semaine.

● Comment vous entraînez-vous au Brésil ?

— Voici une journée-type.

Je me lève à 7 heures et demie. Je traverse la rue après avoir pris mon petit dépeuner — un café, bien sûr — je prends ma douche au stade et me livre aux mains du masseur.

Ensuite l'entraînement commence.

Trente minutes de culture physique d'abord, tous ensemble, sous la surveillance d'un professeur d'E.P.

Une heure et demie à deux heures d'entraînement individuel ensuite, balle au pied. C'est davantage de la jonglerie que du tir : des touches de balle avec pied, talon, genou, cuisse, poitrine, épaule, tête. Souvent même avec deux balles pour augmenter la difficulté.

Avant midi, nous prenons un bain d'eau salée chaude pour tonifier les muscles.

Ensuite c'est le repas de midi, suivi d'un court repos.

L'après-midi nous revenons sur le stade pour l'entraînement collectif de 2 heures et demie à 5 heures. Nous nous passons à 2, à 3, nous tirons ou nous faisons des petits matches mais toujours sur un grand terrain. Nous apprenons à « deviner » le ballon, à le frapper sans le regarder, mais à regarder le jeu, le placement de nos partenaires et adversaires.

Beaucoup d'entraîneurs disent que la différence essentielle entre le jeu européen et le jeu sud-américain réside en ceci : pour le joueur européen le ballon est une lime, pour le footballeur sud-américain c'est une plume. La lime, il faut la regarder. Elle se manie avec effort. La plume est légère, on la saisit comme ça, sans effort, par plaisir. D'ailleurs tous les joueurs sud-américains jouent par plaisir.

Pour finir ma journée-type, je vous dirai que je me couche toujours tôt : j'ai besoin de sommeil.

● Quelle différence y a-t-il entre le football européen et le football sud-américain ?

— En Europe, le football est étudié, schématique, il est joué par des footballeurs formés. En Amérique du Sud, par des footballeurs d'instinct.

Ainsi les défenses européennes sont dures, strictes, bien organisées et marquent impitoyablement ; mais les attaques sont très inférieures.

La preuve : quand l'Europe sollicite des joueurs, ce sont toujours des attaquants.

Pour moi, le footballeur est comme le poète : il naît ; il ne se fabrique pas.

Je reproche au jeu européen son manque de souplesse et son absence d'improvisation, à de rares exceptions près

● Quels sont les meilleurs joueurs du monde que vous ayez eu l'occasion d'apprécier ces dernières années ?

— Kopa, Sivori, Puskas, Gren, Matthews, Piantoni, Fontaine parmi les attaquants européens ; Billy Wright et Jonquet parmi les défenseurs.

— Et Di Stefano ?

— Di Stefano aussi bien sûr, mais c'est un joueur de milieu de terrain ; ce n'est pas un puncheur ; voilà pourquoi je lui préfère Puskas.

A la Coupe du monde j'ai beaucoup apprécié Kopa mais surtout Piantoni et Fontaine.

Comment va Fontaine ? Va-t-il bientôt rejouer ? Peut-on aller le voir ?

Après lui avoir dit que Fontaine allait aussi bien que possible, que nous espérions tous le revoir sur les terrains en septembre ou octobre mais qu'il serait difficile à Pelé de lui rendre visite car Justa se reposait aux Issambres, sur la côte varoise, à près de mille kilomètres de Paris, Pelé ajouta :

— Dites à Fontaine que sur sa forme de pointe nous le considérons au Brésil comme le meilleur joueur du monde et que s'il pouvait porter le numéro 8 à Santos, Santos serait la meilleure équipe du monde.

● Pensez-vous que les équipes européennes auront une chance lors de la Coupe du monde de 62 au Chili ?

— Peut-être ; mais le Brésil, l'Argentine, le Chili et l'Uruguay seront de difficiles adversaires. Il y aura bien au moins deux de ces nations en demi-finales.

— S'il n'y en avait que deux, quelles pourraient être les deux autres équipes ?

— Je ne puis me prononcer ; je n'ai pas assez éléments de comparaison ; mais je souhaite à la France une aussi brillante carrière qu'en 1958, bien que son football m'ait paru en régression. »

...nde, par Louis

LA POLOGNE DONNE DES COMPLEXES A L'U.R.S.S.

VARSOVIE. — La Pologne, c'est une des rares nations que l'Angleterre n'a jamais rencontrée.

Le Portugal, l'Italie, la Hollande et l'Uruguay ne figurent pas non plus au palmarès du football polonais :

	J.	G.	N.	P.	P.-C.
Albanie	3	1	1	1	2-3
Allemagne	12	4	3	5	16-17
Argentine	1	0	0	1	0-2
Autriche	5	3	0	2	10-10
Belgique	4	1	1	2	6-6
Brésil	1	0	0	1	5-6
Bulgarie	11	3	6	2	19-15
Danemark	8	1	0	7	10-24
Ecosse	2	1	0	1	4-4
Eire	4	1	2	1	12-7
Espagne	2	0	0	2	2-7
Estonie	3	2	1	0	6-1
Etats-Unis	2	0	1	1	5-6
Finlande	12	10	1	1	42-14
France	2	0	1	1	2-6
Hongrie	18	3	0	15	24-66
Israël	2	1	1	0	8-3
Yougoslavie	14	5	1	8	33-40
Lituanie	8	5	2	1	28-12
Norvège	6	2	2	2	14-14
Roumanie	16	1	8	7	27-32
Suède	11	5	1	5	24-28
Suisse	2	0	2	0	4-4
Tchécoslovaquie	14	1	3	10	18-34
Tunisie	1	1	0	0	6-1
Turquie	5	3	1	1	11-4
U.R.S.S.	5	2	0	3	4-13
Total	174	56	38	80	242-379

Ce palmarès appelle quelques remarques :

1° La Pologne n'a jamais battu la France (0-4 en 1939 à Paris et 2-2 en 1960 à Varsovie), l'Espagne, l'Argentine, le Brésil et la Suisse.

2° La Pologne est le seul pays à se flatter de deux victoires sur l'U.R.S.S. (2-1 en 1958 et 1-0 en 1961).

3° Son premier match a été joué le 18 décembre 1921 à Budapest contre la Hongrie (défaite 1-0).

JOHN CHARLES LE BUSINESSMAN

TURIN. — *« King's »... Tel est le nom du nouveau restaurant qui vient de s'ouvrir à Turin. King's, qui peut servir 300 couverts par repas, est le dernier endroit chic de Turin : plafond incrusté d'or, tentures de satin, chandeliers d'argent, sièges couverts de soie et rideaux de velours. Le patron de cette entreprise, qui a coûté 900.000 NF, s'appelle John Charles. L'avant centre gallois de la Juventus de Turin est, en effet, l'un des deux copropriétaires de ce restaurant, qui sert cinq menus différents avec musique, cigares et liqueurs compris. La cuisine est italienne.*

La fortune de John Charles explique pourquoi tant de vedettes du football britannique rêvent désormais de s'installer dans la péninsule.

DIDI GENEREUX POUR LA FRANCE

RIO. — Didi, l'intérieur droit de l'équipe nationale brésilienne et de Botafogo de Rio de Janeiro, classe ainsi les candidats au titre de champion du monde 1962 :

1. Brésil ; 2. Angleterre et Allemagne ; 4. URSS ; 5. France ; 6. Yougoslavie ; 7. Argentine ; 8. Italie.

Bien généreux pour les Français, Didi...

...LE SENS DU SPECTACLE

« Uwe Seeler est le plus latin des footballeurs allemand », dit-on volontiers. Ce document le prouve après tant d'autres. Seeler (à gauche) y reprend la balle de volée malgré l'intervention de Lutz, l'un des plus rudes défenseurs de l'Eintracht Francfort. « C'est l'homme qu'il nous faut », affirment les entraîneurs de plusieurs grands clubs européens. Attendons la suite...

FEYENOORD PARMI LES « GRANDS » EUROPEENS

ROTTERDAM. — Feyenoord de Rotterdam, le champion de Hollande 1961, a fait ses comptes. Les dix-sept matches joués sur son terrain ont attiré plus de 800.000 spectateurs (moyenne 47.000) : c'est, après le Real Madrid et Tottenham Hotspurs, la plus forte moyenne européenne. C'est dire le goût des Hollandais pour le football et la qualité des Pieters, Graafland, Kerkum, Klaassens, Moulijn, possibles adversaires de Monaco dans la prochaine Coupe d'Europe.

UN CONTRAT ORIGINAL

SAN SEBASTIAN. — Araquistain, le gardien de but du Real Sociedad de San Sebastian et de l'équipe espagnole des Espoirs, vient de signer un contrat de cinq ans avec le Real Madrid. Ce contrat est original : il prévoit que le jeune et talentueux Araquistain jouera un an à San Sebastian puis quatre ans à Madrid. Le Real, en effet, a accepté de le prêter une saison à San Sebastian qui n'a pas encore un seul candidat valable pour remplacer celui pour lequel les Madrilènes avaient offert neuf millions de pesetas (750.000 nouveaux francs), soit un million de moins que Barcelone. Mais Barcelone voulait Araquistain tout de suite.

VAGUE ANTI-TV

LONDRES. — Le nombre de spectateurs ayant baissé de deux millions au cours de la saison écoulée, la Football Association a décidé de s'opposer à toute retransmission télévisée. Seules les rencontres internationales disputées en semaine et la finale de la Coupe d'Angleterre échapperont désormais à son veto.

FOOTBALL-FLASH

AMSTERDAM. — LES HOLLANDAIS SONT PLUS RAISONNABLES QUE LES FRANÇAIS. ILS ONT REDUIT LE NOMBRE DE LEURS CLUBS PROFESSIONNELS DE 72 A 64 : 16 EN DIVISION I, 16 EN DIVISION II ET 32 EN DIVISION III (DEUX GROUPES).

MILAN. — LA COMMISSION DE DISCIPLINE DE LA LIGUE NATIONALE ITALIENNE VA JUGER HELENIO HERRERA, L'ENTRAINEUR FRANÇAIS DE L'INTERNAZIONALE DE MILAN, A LA DEMANDE DE M. PASQUALE. LE PRESIDENT DE LA LIGUE ESTIME QUE LES DECLARATIONS TONITRUANTES EFFECTUEES JOURNELLEMENT PAR H.H. NUISENT AU FOOTBALL. H.H., LUI, PENSE QU'ELLES SERVENT A LA PUBLICITE DU FOOTBALL.

UBA (Brésil). — UNE CATASTROPHE EPOUVANTABLE A FAILLI ENDEUILLER LE BRESIL. C'ETAIT LE MOIS DERNIER, A UBA : LA GARNISON DE JUIZ DE FORA RENCONTRAIT CELLE D'UBA, AU STADE ALFONSO DE CARVALHO, LORSQU'UN APPAREIL DE TOURISME, UN PIPER, S'ECRASA SUR LE TERRAIN. LES DEUX OCCUPANTS DE L'AVION ONT ETE TUES ET, MIRACLE, UN SEUL JOUEUR A ETE BLESSE, SOUFFRANT DE PLUSIEURS FRACTURES DES COTES, IL NE POURRA PAS JOUER AVANT SIX MOIS.

BUENOS AIRES. — LE FILM COMPLET DE TOUTES LES RENCONTRES DISPUTEES PAR L'EQUIPE NATIONALE ARGENTINE AU COURS DE SA TOURNEE EN EUROPE, VA ETRE PRESENTE AUX DIRIGEANTS ET AUX JOUEURS DEUX FOIS PAR SEMAINE JUSQU'AU CHAMPIONNAT DU MONDE DISPUTE EN 1962 AU CHILI. IL VA ETRE DISSEQUE, COMMENTE, AFIN DE METTRE EN EVIDENCE LES DEFAUTS DE LA SELECTION ET PAR CONSEQUENT DE LES CORRIGER.

UN BON COMMERÇANT

JIMMY GREAVES

LONDRES. — On connaît enfin la vérité sur l'affaire Jimmy Greaves.

Le jeune attaquant international de Chelsea, engagé par Milan A.C. aux appointements de 16.000 NF par mois, était, pendant quelques semaines, revenu sur sa décision. Sous la pression, paraît-il, de son épouse. A la vérité, c'était pour permettre aux fabricants des produits qui exploitent le nom et la photo de Greaves en Grande-Bretagne de tirer un maximum de profits. Grâce à la publicité gratuite faite autour de l'affaire Greaves - Milan par les journaux, la télévision et la radio, la vente de ces produits a en effet augmenté de façon considérable. Et tout le monde y a trouvé son compte...

LE BEAU RÊVE DE FERENC PUSKAS

MADRID. — *Ferenc Puskas, l'intérieur gauche du Real Madrid et meilleur buteur espagnol depuis deux ans, vient de révéler comment il aimerait achever sa carrière : « En remportant le titre de champion du monde avec l'Espagne, en 1962, au Chili. » Ferenc Puskas, l'ancien capitaine de l'équipe nationale hongroise, avec qui il a joué 84 rencontres et pour qui il a marqué 103 buts, espère qu'il fera partie de l'équipe espagnole qui se rendra en Amérique du Sud l'année prochaine : « J'aurai 35 ans, mais j'aurai l'enthousiasme d'un débutant si on m'accorde cet honneur », a-t-il déclaré.*

ANTONIO RAMALLETS

RENIÉ PAR LES SIENS

BARCELONE. — Il y a encore un mois, Antonio Ramallets, 38 ans, était le meilleur gardien de but du monde. Aujourd'hui, il n'est plus qu'un laissé pour compte. On ne le connaît plus. Sa femme elle-même s'est détournée de lui.

Le 31 mai dernier, à Berne, Ramallets a été tenu pour responsable des trois buts encaissés par son club, le F.C. Barcelone, devant Benfica. Il a endossé la défaite la plus humiliante. Pour l'Espagne, blessée dans son orgueil, il a perdu la Coupe d'Europe.

Pendant onze ans, il avait régné sur le football espagnol, magnifiquement. Il avait signé à Barcelone en 1947. Ses exploits en Coupe du monde, à Rio en 1950, avaient fait de lui le numéro un mondial. Trente-neuf fois il avait été sélectionné dans l'équipe d'Espagne. Aucun joueur de football — si ce n'est peut-être l'extraordinaire Ricardo Zamora — n'avait été aussi adulé que lui. Ce grand et élégant Andalou avait tout pour lui : les voitures de sport, les palaces. Il était invité à séjourner dans les plus belles résidences d'Espagne. Il était aussi grand que le plus grand matador. Il avait un club de supporters personnels : 2.223 « fans » qui venaient l'attendre à la gare, à l'aéroport, qui lui faisaient escorte à travers les rues de Barcelone.

Mais ce soir du 31 mai, après le match de Berne, il n'y avait personne à attendre Ramallets. Quelques supporters de Barcelone, mais aucun des 2.223 de la cour de Ramallets. Et chez lui, à la maison, il n'y avait plus personne. Sa femme, éperdue de honte, l'avait quitté.

Ainsi vont la gloire et la défaite pour les grandes vedettes du sport. La plus grande renommée et l'oubli définitif sont proches : c'est la porte à côté.

Jeudi dernier, sur ce même aérodrome où était si souvent descendu Ramallets, un jeune homme de 21 ans débarquait à son tour. Il venait de Valence. Il s'appelle José Manuel Pesudo. Le F.C. Barcelone a payé 60 millions d'anciens francs pour qu'il garde, l'an prochain, les buts à la place de Ramallets. A l'attendre il y avait des milliers de supporters enthousiastes Les mêmes qui avaient fêté Antonio Ramallets plusieurs années durant. .

BRIGHENTI

LE « CANONNIER DU CALCIO »

GENES. — Pour la première fois depuis plusieurs années, un Italien, Brighenti, l'avant centre de la Sampdoria, a été sacré meilleur buteur du championnat d'Italie 1960-61 avec 27 buts. Il a pourtant failli être dépassé par l'Argentin Omar Sivori de la Juventus de Turin. En effet, au cours du match Juventus-Internazionale de Milan (9-1) que la Fédération a finalement décidé de faire rejouer, Sivori a marqué six buts. Il est vrai qu'Helenio Herrera, l'entraîneur de l'Internazionale, avait aligné à cette occasion son équipe juniors. Le dépit de H.H. a failli coûter cher à Brighenti puisque Sivori, s'il avait réussi un but de plus, aurait pu le rejoindre à la première place et partager sa récompense (8.000 NF).

PORTO ALEGRE PUNI POUR AVOIR RENCONTRÉ... LE REAL

RIO. — La Fédération brésilienne a frappé l'équipe Gremio, de Porto Alegre, d'une amende de 500 NF pour avoir rencontré le Real Madrid à Strasbourg. Elle a rappelé à cette occasion qu'elle interdit à tous les clubs brésiliens de rencontrer le Real sans son autorisation. Elle estime anormal que les clubs du pays champion du monde touchent une indemnité inférieure à celle du Real. A Strasbourg, le club espagnol a touché 200.000 NF et Porto Alegre 20.000 NF seulement.

Si les dirigeants brésiliens ne reviennent pas sur leur décision, on n'est pas près de revoir le match Real-Santos. En comptant les indemnités des deux clubs, les frais d'organisation et de voyage, il faudrait, en effet, faire une recette nette de 600.000 NF. Evidemment, seul le Real peut s'offrir ce luxe...

UNE LIVRE PAR 1.000 SPECTATEURS

LONDRES. — Eric Tailor, le manager général de Sheffield Wednesday, a fixé les appointements de ses joueurs en fonction du nombre de spectateurs : 1 livre par 1.000 spectateurs jusqu'à 32.000 et 2 livres par 1.000 spectateurs de 32.000 à 65.000, capacité maximum de Hillsborough. C'est-à-dire que les joueurs de Sheffield Wednesday pourront gagner entre 1 et 98 livres par semaine. Les joueurs ont accepté cette offre originale.

RIO A FÊTÉ BENFICA

RIO. — Les habitants de Rio ont cru, le 31 mai, à 17 heures, que la guerre mondiale venait d'être déclarée. De multiples et violentes explosions ébranlèrent la grande ville pendant plus d'une heure. Les pompiers et la police durent unir leurs efforts pour arrêter ceux qu'ils croyaient vouloir fomenter une révolution. Après une courte enquête, ils relâchèrent leurs prisonniers : c'étaient les Portugais de Rio qui fêtaient, à leur manière, la victoire de Benfica sur Barcelone en finale de la Coupe d'Europe inter-clubs.

« MONSIEUR FOOTBALL »

La scène se passe à Vancouver pendant la finale de la Coupe du Canada entre les équipes de Vancouver et de Westminster. Elle nous vaut ce cliché original que l'on peut baptiser « Monsieur Football », la tête de l'avant centre de Vancouver étant parfaitement remplacée par un ballon.

KOLEV

« NATURALISÉ » ITALIEN OU FRANÇAIS ?

SOFIA. — *Kolev, le fameux intérieur ou ailier gauche du CDNA Sofia et de l'équipe nationale bulgare, va peut-être émigrer à l'étranger. Sa fédération, en gage de reconnaissance pour les services rendus au football national, a accepté de le libérer si la Bulgarie ne parvient pas à se qualifier (aux dépens de la France) pour le Chili. Plusieurs clubs italiens et un français lui ont déjà fait des propositions concrètes.*

SOLUTION DES JEUX DE LA PAGE 2

FOOTBALL NEGATIF

Cette photo a été prise au cours de Reims-Racing amical à Versailles, le 1er mai 1961. Les quatre joueurs sont, de gauche à droite : Siatka (Reims), Grizzetti (R.C.P.), Marcel (R.C.P.) et Muller (Reims).

JEU DES ERREURS

Dans le deuxième dessin, 9 erreurs se sont glissées : 1) l'oreille du joueur de gauche a changé de place ; 2) sa manche droite est plus basse ; 3) le sifflet est incliné différemment ; 4) un maillon de la chaîne du sifflet a disparu ; 5) l'arbitre a perdu sa dent ; 6) mais il a pris du ventre ; 7) son oreille est en partie cachée par le ballon ; 8) les aiguilles de son chrono ne sont plus à la même place ; 9) le toit de la tribune est plus court.

MOTS CROISES

HORIZONTALEMENT. — 1. Guttewiecz. — 2. Anti — 3. Abitable — 4. Tivoli ; EOM — 5. Troupel ; me — 6. Amicales — 7. Rarh ; LV ; NM — 8. Onei ; er ; ia — 9. Sedan — 10. Artelesa.

VERTICALEMENT. — I. Grattarola — II. Birman — III. Ivoire — IV. Tatouchine — V. Alpa — VI. Biellese — VII. IAL ; lèvres — VIII. Enée ; da — IX. CT ; OM ; nia — X. Zimmermann.

I.N.P. - LEVALLOIS.